



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



6000179148

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE
DU VOYAGEUR
DANS
LE MONT SAINT-MICHEL

-oo-

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

-oo-

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



Anglais / Lafay, Libraire-Editeur, Rouen.

Impr. Anglaise, Rue de la Harpe, Paris.

MUSEUM - 54 - METZ - 1811

ITINÉRAIRE
DESRIPTIF ET HISTORIQUE
DU VOYAGEUR
DANS LE
MONT SAINT-MICHEL

PAR

M. ÉDOUARD LE HÉRICHER

Auteur de l'Avranchin monumental et historique
et du Mont Saint-Michel illustré



AVRANCHES

LIBRAIRIE D'AUGUSTE ANFRAY, ÉDITEUR

Droit de reproduction réservé

1857.

203. d. 105.

Digitized by Google

ITINÉRAIRE
DESCRIPTIF ET HISTORIQUE
DU VOYAGEUR
DANS LE
MONT SAINT-MICHEL.

INTRODUCTION.

La plupart des choses curieuses ou belles ne nous frappent que par comparaison : elles sont au-dessus ou au-dessous de ce qu'on connaît. Le mont Saint-Michel, dès le premier aspect, lointain ou rapproché, produit l'impression d'une chose extraordinaire : on n'a rien vu de semblable. Pour les uns, c'est monstrueux ; pour d'autres, c'est sublime ; pour tous, c'est étrange, c'est une merveille. Mais cette admiration n'est pas une rapide surprise : cette profonde impression se justifie et se confirme par l'étude ou la contemplation des divers éléments de sa beauté, la grandeur de la

scène, la force et la magnificence de l'architecture, la poésie de l'histoire. Puis, lorsqu'il apparaît sous toutes ses faces, comme site, montagne sur les sables ou dans les flots, roi solitaire de la nature, « nature's hermit king ; » comme asile religieux, le « palais des anges », dit le moine chroniqueur qui l'aima tant ; ou comme atelier littéraire, « la ville des livres ; » comme village suspendu aux flancs de la pyramide, « *pendula villa* » ; comme place de guerre qui garda le drapeau de la France, abattu dans toute la province ; comme un monde monumental, harmonieuse réunion de toutes les formes de l'art chrétien ; comme prison aux cavernes toujours peuplées, ou enfin comme un sublime piédestal pour se rapprocher du ciel, alors on se reconnaît en présence d'un objet, j'allais dire d'un être, qui subjugué l'esprit tout entier. Cet intérêt que le mont Saint-Michel offre dans ses grands éléments, il ne le perd même pas dans les détails. Avant de parcourir ses monuments, il faut parcourir ses merveilleuses origines. Son histoire plonge ses racines dans la légende ou le vrai poétisé, et le merveilleux l'enveloppe même jusque dans les temps modernes. C'est une épopée naïve racontée encore par fragments par la tradition et fidèlement conservée dans son ensemble dans le cartulaire de l'abbaye. Cette histoire primitive ne peut s'écrire qu'avec la simplicité et le coloris de ses chroniques.

Au temps où la nation des Francs avait dompté la tête des superbes, sous Childebert, le bienheureux Michel, l'archange, un des sept qui sont toujours debout devant le Seigneur, et qui introduit dans la région de la paix les âmes sauvées, s'offrit à l'adoration sur le mont Gargan (*monte di Sant-Angelo*). L'archange affectionne les cimes de la terre sur lesquelles il succéda à Jupiter, et presque tous les pics isolés, jadis des monts Jou, sont aujourd'hui des monts Saint-Michel. Quand les nations latines de l'Orient eurent été illuminées par l'archange, il élut, pour le même objet, un lieu dans les contrées occidentales, dans une province déjà prédestinée.

Si bonne n'étoit Normandie
Saint Michel n'y seroit mie.

C'était un lieu jadis, dit-on, appelé mont Jou, et alors Tombe ou les Tombes, à cause du rocher voisin qui a gardé ce nom au diminutif, Tombe-laine (*mons ad duas Tumbas*), ou comme disent encore de vieilles poésies de pèlerins espagnols, *A las duas Tombas*. Émergeant du sein des sables ou des flots, en forme de tombeau, s'élevant à cent cinquante pieds, ceint de trois rivières, le Coesnon, la Sélune et la Sée, il rappelle, dit-on, la forme et les dimensions de l'arche. Distant de trois lieues d'Avranches, le point d'où il faut surtout le contem-

pler, il est placé à la limite de la Normandie et de la Bretagne. Les Bretons prétendent même qu'il a été chez eux, et rappellent avec dépit le déplacement de la rivière qui sert de limite :

Le Coesnon par sa folie
A mis le mont en Normandie.

Cette cime solitaire, pyramide du désert ou île de l'océan, était prédestinée à la prière. Par son retrait, la mer deux fois par jour offre une route aux pèlerins de la foi ou de la science. Une tradition antique l'entoure d'une forêt dite de Sciscy ; c'était un bois du littoral ou du fond de la baie, puisque les chroniques le mettent à six milles de l'océan, et établissent que le mont Tombe était dans la mer (*in pelago*). Un des poètes du monastère au XII^e siècle, en l'appelant la forêt de Quokelunde,

Dunt grant bruit est par le monde,

c'est-à-dire terre des coques ou voisine des coques, suppose les grèves, ce désert dont la coque est la manne, à peu près dans l'état actuel. Il y a même sur ces temps et sur cette forêt une légende purement populaire qui ne manque ni de poésie ni de grandeur. Alors que la forêt de Sciscy était peuplée d'ascètes, Satan, déguisé en solitaire, s'y rendit pour surprendre leurs âmes. Mais l'archange du mont Tombe accourt pour défendre les hommes

de Dieu. Il se trouve face à face avec Satan, qui, reconnu et provoqué, accepte la lutte avec son ancien vainqueur, et convient avec lui que toutes ces âmes seront à celui qui bâtit le plus bel édifice dans l'espace d'une nuit. Satan élève le monastère que l'on voit encore aujourd'hui, et saint Michel bâtit sur Tombelaine un palais de cristal. Le démon se reconnaît vaincu par cette merveille qui étincelle aux premiers feux du jour; mais l'archange, feignant de consoler sa défaite, lui propose d'échanger leurs palais. Satan accepte avec joie, mais c'est pour assister à l'affaissement progressif, sous les rayons du soleil, de ce palais de glace dont le flot de la mer vint balayer les derniers débris. Cette légende est complétée par une autre qui semble vouloir expliquer les mouvements apparents de cet édifice « au péril de la mer, » battu par les vents et les orages, et dont les tours et les tourelles semblent osciller au souffle de la tempête.

Dans un village de la côte se remarque un bloc de granit qu'on appelle la Pilière. Lorsque le démon voulut jeter les fondements de son palais sur le mont Tombe, il alla dans la forêt de Saint-Sever, alors remplie de ces menhirs de l'idolâtrie, dont il reste encore un spécimen étonnant. Satan en prit trois pour former les pierres angulaires, et, en jetant deux dans un sac, il en chargea ses épaules, puis saisissant l'autre avec ses griffes, il s'achemina

vers son but; mais, arrivé à la Pilière, il ne put porter plus loin la pierre qu'il tenait à la main et la laissa là, où elle s'enfonça dans le sol. On voit encore les sillons que sa griffe y creusa. Posé uniquement sur ces deux fondements, le mont Saint-Michel est resté chancelant sur sa base, et il n'est pas rare de le voir trembler et osciller comme un vaisseau battu par l'ouragan.

Une autre légende ou miracle est racontée, avec les dimensions d'un poème, dans un manuscrit de l'abbaye, et abrégée dans une version du xv^e siècle: c'est celle du Bouclier et de l'Épée: « En ceste église sont deux enseignes comme de bataille, lescu ennobly de signe de la croix et l'espée en manière de glayve.... Oultre l'Angleterre en Ebernie, où re-
 gnoit un roi nommé Elga, avoit un serpent orgueilleux.... Levesque ordonna d'aller essayer à chasser le dit serpent.... Les clerks portoient les croix bannières vers la beste qui estoit grande comme le faite d'une montaigne.... Ils assaillirent faisant très grands cris.... Adoncques il demouroit immobile comme celui qui jà estoit mort.... Et ils trouvèrent auprès un escu et une espée.... Mons Saint Michiel apparut à levesque et lui dist qu'il avoit tué la beste.... Tu evesque de Dieu envoie ces enseignes au mont qui est consacre en noustre nom. Il envoya quatre de son territoire et ils entendirent parler de mont de Gargane et se mirent en la voie,

mais ils labouroient en vain, et ne pouvoient venir où ils tendoient, et a minuit s'apparut une grand clarté et ils entendirent : Vous avez à aller au mont Saint-Michel que on appelle mont Tombe.... Et ils y offrirent lescu et lespée. »

Les cénobites de ce lieu bâtirent deux oratoires, à saint Étienne et à saint Symphorien. Ils existaient encore au XII^e siècle ; mais il ne reste plus de vestiges du premier : la fontaine Saint-Symphorien, « si guérissable aux yeux, » qui coule au travers de la grève, est l'unique souvenir du second. Ces moines étaient nourris par Dieu même. Un prêtre d'une villa voisine, nommée Austriac, aussitôt qu'une colonne de fumée s'élevait du mont Tombe, chargeait un âne « de mets préparés avec prédilection, » et, précédé d'un guide invisible, l'animal allait par des sentiers sauvages. Mais un jour un loup mangea l'âne et soudain il se chargea lui-même des bagages et ne cessa depuis de remplir son service.

Cependant la mer, « cette perturbatrice des royaumes, dont les îles sont les filles, » comme dit l'Écriture, dans l'année 709 envahit la forêt et la réunit à la grève. Vers ce temps, Aubert, évêque d'Avranches, dans son sommeil fut averti, par une révélation, de construire sur le mont Tombe un édifice en l'honneur de l'archange ; et il demanda au ciel un signe : un ange, venant lui poser son doigt sur son front, y laissa fortement son empreinte. Alors

tion des bénédictins, par le duc Richard, le vrai fondateur de ce monastère, date de 966.

Dom Huynes dit encore, dans la grâce de son langage : « Alors ces cloistres commencèrent à répandre une odeur si suave, que plusieurs, renonçant aux delices mondaines, venoient prendre place dans cette heureuse troupe. Ces agréables plantes, cueillies ès cloistres benedictins, commencèrent à faire paroistre leurs fleurs et leurs fruits en ce palais des anges. »

Un des anciens clerics resta pour dérober le corps de saint Aubert, déposé dans le monastère. Le corps demeura longtemps ignoré, et ne fut découvert qu'après le premier incendie qui dévora tout le monastère, à l'exception de la cellule où le corps était caché. Ce corps resta ignoré pendant plus de trente ans, jusqu'au temps où Mainard, second abbé, le transporta dans sa basilique. Le bras droit, enchâssé dans l'argent, était déposé sur l'autel. Lorsqu'on voulait prendre un engagement solennel, on jurait par lui, et les chartes du monastère offrent fréquemment cette formule de serment : « *Per brachium sancti Auberti.* »

HISTOIRE ET MONUMENTS.

LES REMPARTS.

Comme le mont Saint-Michel se divise en trois parties, les fortifications qui plongent dans la grève ou la mer, la ville éparse et suspendue sur les flancs de la montagne, et l'abbaye comme posée sur le sommet, l'itinéraire de l'observateur est tracé par cette division : il fera le tour des remparts, s'engagera dans la rue tortueuse, qui est la ville, et s'introduira dans l'abbaye. L'idée générale que lui donnera la vue extérieure l'aidera à se guider dans le dédale du monument.

L'enceinte militaire, qui fut faite dans sa plus grande partie au xv^e siècle, par l'abbé Jolivet, avant le grand siège de 1427 par les Anglais, est une muraille bordée de mâchecoulis et relevée de tours qui se succèdent dans cet ordre, en allant du sud au nord : la tour du Roi, complétée par une svelte tourelle, dite tour du Guet ; l'Arcade ou l'Escadre, avec un toit conique ; la tour de la Liberté ; la tour Basse, par où s'évada le détenu républicain Colombat ; la tour de la Reine ; la tour Boucle, ainsi nommée de ses anneaux de fer, destinés à amarrer les navires ; puis la plus belle et la plus fière, la

tour Marilland, hardiment posée sur d'âpres rochers. C'est contre cette tour que se ruèrent les vingt mille Anglais de lord Scale : un monde d'ennemis en bas, cent vingt chevaliers français en haut, et sur le donjon un moine en prière s'écriait : « Quel spectacle ! voilà que sur la brèche on se combat corps à corps. Dieu des armées, défendez vos pauvres serviteurs. » Le rempart monte encore et saisit, à l'aide de la tour Claudine, la Merveille.

C'est une muraille de deux cent trente pieds de longueur, de plus de cent de hauteur absolue, et de deux cents du niveau de la grève, flanquée de vingt contre-forts, ajourée de baies variées, et fleurie à son sommet d'une ligne d'arcades moresques. Ce mur, d'un essor prodigieux, s'élançant d'une base boisée, posée sur la grève blanche, vert et doré de mousse et de lichens, ressemble bien à « un gigantesque autel de bronze et d'or sur un parvis d'argent, » avec des degrés d'émeraude. A son angle oriental se dresse la tourelle la plus élégante de l'abbaye, la tour des Corbins ou du Réfectoire, assez semblable à ces tours élancées qu'on élevait près des cimetières pour les éclairer à certains temps, et que l'on appelle lanternes des morts. Le sommet de cette tourelle, œuvre de l'abbé Pierre Le Roy, date de 1391.

Cette magnifique construction de la Merveille date du commencement du XII^e siècle, de l'abbé Roger II,

qui gouverna de 1106 à 1123, et elle est fort importante dans l'histoire de l'art, puisqu'elle nous montre dès cette époque, dans la Salle des Chevaliers, l'ogive parvenue à une grande élégance. La Merveille, envisagée dans ses lignes horizontales, offre à sa première zone, à sa base, des écuries voûtées, dites les **Montgommeries** ; à la seconde, le réfectoire des moines et la Salle des Chevaliers ; à la troisième, le dortoir et le cloître, trois édifices superposés. Au-dessous, sous un tourillon, est la fontaine Saint-Aubert, qui jaillit sous le bâton de cet évêque : « Il frappa de son baston et en yssit eaue vive, qui servoit aux usaiges humains et mesmement estoit medecinable. » Le nom de **Montgommerie** fut donné à la partie inférieure de la Merveille par suite de l'échec de **Montgomery** contre cette place, événement qui est raconté d'une manière curieuse dans le manuscrit de **Dom Huynes** : « Les calvinistes ayants pris un des soldats de cette garnison et luy ayants desia mis la corde au col, luy dirent que s'il vouloit sauver sa vie, il promit de livrer cette abbaye. Ce pauvre homme accepta, puis convinrent qu'ils se trouvassent au pied de l'escalier de la fontaine Saint-Aubert, et qu'il les introduiroit dans la salle auprès par le moyen de la grande roue qui sert à faire monter les provisions. Si Dieu n'eût changé le cœur de ce soldat, le mont Saint-Michel estoit perdu. Il se repentit donc, et en donna avis

au gouverneur, lequel se résolut de passer au fil de l'épée tous ces ennemis. Ce jour-là l'air fut tellement chargé d'épaisses vapeurs qu'ils vinrent sous le rocher sans crainte d'être aperçus. Alors, se mettant dans la roue, il commença de les entrer l'un après l'autre, et ils étoient reçus à bras ouverts. Ils les conduisoient dans la grande salle où, pour mieux jouer leurs personnages, les fesoient boire un coup de vin pour avoir meilleur courage à tuer les moynes, puis les fesoient entrer au corps de garde où on leur perçoit le corps d'un coup de hallebarde, et ainsy en mirent à mort, après les avoir roués vifs, jusqu'à nonante-huit. Les conducteurs de cette illustre compagnie s'estonnant qu'un si grand nombre de soldats, tous gens d'élite, ne fesoient aucun bruit, demandèrent que si tout alloit bien qu'on leur jettât un moyne par les fenestres. Les soldats de la garnison convertirent incontinent un prisonnier en un moyne, le rasèrent, luy donnèrent un vieil habit, et luy ayant donné d'une épée au travers du corps, le jettèrent sur le rocher. Mais doutant encore, Montgommery voulut sçavoir la vérité. Il fit monter son page, lequel ne voyant personne des siens s'écria : Trahison ! trahison ! et se laissa tomber à terre : de quoy les ennemis, prenant l'espouvante, descendirent au plus vite pendant que ceux d'en haut firent une decharge de mousquetade et de pierres sur eux, dont quelques-uns furent

trouvés morts sur les grèves, et ceux qu'ils avoient laissez pour gage dans le château furent jettés en la compagnie du moyne métamorphosé, et tous furent enterrés le lendemain à quinze pas des poullains. »

A l'angle occidental de la Merveille, cette jolie arcature annonce le Chartrier, fondation de l'abbé Pierre Le Roy, à la fin du xiv^e siècle. C'est là qu'étaient réunis ces nombreux et beaux vélins dont une partie se voit encore à la bibliothèque d'Avranches, et qui firent surnommer le mont Saint-Michel « la cité des livres. » Le plus ancien manuscrit signé est le n^o 161, *S. Augustinus contra Faustum*, écrit par un religieux, nommé Eyrald, avant 1100.

Au tournant de la montagne, sur un bloc isolé, qui représente, dit-on, la roche culminante renversée par Bain, ou le pied du plus jeune de ses enfants, est posée, au bord de la grève, la chapelle Saint-Aubert, simple dans sa structure, un oratoire du xvi^e siècle, mais pittoresque dans son site :

La pierre unt prise en solzlevant....
Encore i est, très bien apeirt,
Alquanz l'apalent le Tombel.

(Roman du Mont Saint-Michel.)

Les Montois montrent sur ce roc des empreintes où avec la complaisance de l'imagination on peut voir des empreintes de pieds. Comme elles sont larges et nombreuses, on n'y peut voir le pied d'un enfant, et

on doit reconnaître que la roche n'a pas cédé sans résistance. Depuis que les pèlerinages ont cessé, la chapelle est fermée et inutile. Piganiol disait de cet oratoire, au xvii^e siècle : « Elle n'est point fermée, elle n'a qu'un autel avec la statue de saint Aubert. » La face occidentale est d'une beauté sauvage et désolée :

La roche dreite, naïve,
 Qui cuntre la grant mer estrive,
 Li munt Saint-Michel Ji mostra :
 « Veiz-tu, dit-il, cete roche-là,
 Flot de mer muntant l'avironne, »

dit maître Wace, l'Homère de la Normandie. De ce côté, la végétation s'arrête, la roche est nue, tourmentée, croulante. Le travail de l'homme a pris ce même caractère d'austérité : un mur sombre et nu, la pièce la plus antique de ces constructions, le reste de l'œuvre du duc Richard et de l'abbé Hildebert, à la fin du x^e siècle, porte la plate-forme et revêt la partie souterraine, peut-être la plus originale du mont Saint-Michel.

C'est derrière ce mur qu'étaient les ténèbres et les horreurs, aujourd'hui les cachots, autrefois les *in pace*. Une tourelle ronde, qui est à l'angle, était, dit-on, l'orifice des oubliettes. On l'appela tour du Méridien, parce qu'elle portait un cadran solaire. On n'aperçoit qu'obliquement la facade de l'église, portail grec appliqué à une nef romane, toutefois avec des imitations qui aident à la transition. Il y

avait là autrefois deux tours qu'on appelait tours du Plomb du Four, sans doute parce que le four de l'abbaye était au-dessous, et que le parvis était recouvert de plomb. Alors le portail venait presque au bord du précipice, et de l'intérieur de l'église la vue plongeait dans de lointaines perspectives, la grève semée de pêcheurs, les rivages découpés, la mer animée par les voiles, et le ciel resplendissant des feux du couchant. C'est à l'ouest du mont, comme le représente la tapisserie de Bayeux, que passa l'armée de Guillaume le Bâtard, allant en Bretagne. Cette tapisserie représente l'armée dans les grèves : « *Venerunt ad montem Sancti Michaelis,* » et l'on voit Harold « *quia erat fortis,* » qui retire les soldats ensablés au passage de Coesnon : « *Trahebat eos de arena.* »

Aujourd'hui ce préau est le lieu de la récréation silencieuse des détenus, et leurs sabots font bruire ces vieilles voûtes sur lesquelles glissait la sandale monastique. Les souterrains qui portent l'extrémité de la nef, comme les gros piliers qui portent le chœur, ne sont autre chose que l'élargissement du plateau du mont Tombe.

Là est la désolation de la nature, voici la désolation des ruines. Ces débris suspendus, cet édifice qui ouvre son sein déchiré, ces murs jaunis par le temps et l'air salin, ce sont les restes de l'hôtellerie et de l'infirmerie, constructions faites l'une en 1164, l'autre en 1186, par le plus illustre abbé, le savant

Robert du Mont ou de Thorigny, l'ami et le conseiller d'Henri II, celui qui avait fait de ce lieu « la ville des livres, » et celui qui fut appelé le grand libraire du mont Saint-Michel.

Au-dessous, au bord de la grève, se voit la plus grosse tour de la place, appelée tour Gabrielle, du nom de Gabriel du Puys, le gouverneur qui la fit bâtir, et tour du Moulin, parce qu'elle portait un moulin à vent dont on voit encore le tourillon. Elle est remarquable par sa forme massive et trappue, par ses canonnières, et par un énorme pilier creux autour duquel s'enroule l'escalier, et qui servait sans doute à faire communiquer les voix aux divers étages.

Cette plate-forme, au-dessus de laquelle se montre le triangle du portail méridional, suspendue comme un balcon, sur trois arcades ogivales du XIII^e siècle, c'est ce qu'on appelait, de la beauté du coup d'œil, Beauregard et Mirande, et qu'on appelle aujourd'hui le Saut Gautier. Un aliéné de ce nom sauta, dit-on, trois fois de cette hauteur effrayante, et ne se tua que dans sa troisième chute. C'est du haut de ce parapet, qu'au milieu de la nuit, suspendu à une corde faite de draps de lit, que tenaient ses camarades, mais trop courte de moitié, Barbès tomba sur le roc et fut relevé brisé par les gardiens qu'avaient appelés les cris de ses camarades et l'alarme de la sentinelle. Le plan incliné qui se voit au-dessous s'ap-

pelle les Poulins : c'est là que glisse un berceau chargé des provisions de la maison centrale. Quelques détenus, marchant dans une énorme roue en bois, élèvent les plus lourds fardeaux.

C'est de Beaugard que les moines pouvaient contempler de beaux et terribles spectacles, les paysages et les batailles ; c'est de là qu'ils purent assister aux combats si dramatiquement racontés par Wace, entre les fils du Conquérant, Henri bloqué dans le mont Saint-Michel, Robert campé à Genets, et Guillaume posté à Avranches ; c'est de là qu'ils purent voir la défaite de Geldouin, comte de Dol, par les Normands, racontée par Orderic Vital, et le duel de Geoffroi d'Anjou avec un géant, raconté par Jean de Marmoutier. C'est de là que plusieurs des miracles consignés aux chroniques du monastère ont été aperçus, un entre autres, cité par Dom Huynes : « Quelques-uns allant au porche de l'église, maintenant le Saut Gaultier, en 1452, ils aperçurent sur la croix du clocher une clarté comme une flamme ou fleur fort spatieuse et longue, et sur chaque croix des pyramides, diverses petites clartés. »

Le bâtiment suivant, signalé par sa tourelle-escalier, ou tournelle, mince comme un fuseau, aujourd'hui, dans sa partie supérieure ou la zone des jalousies vertes, la demeure du Directeur, était, dans cette même partie, l'abbatiale ou maison de l'abbé ; les cachots inférieurs, dont le plus terrible était la

Trappe, où l'on descendait par un trou de la voûte, lui avaient valu le nom de Grand Exil, et l'édifice suivant s'appelait le Petit Exil. Les deux Exils furent bâtis en 1348 par l'abbé Le Vitrier. L'incendie de 1350, causé « par un éclat de tonnerre, » ruina ces bâtiments, qui furent refaits en 1420 par l'abbé Robert Jolivet.

Au pied de l'abbatiale était une chapelle Sainte-Catherine, aujourd'hui détruite, bâtie en 1380 par l'abbé Geoffroy de Servon « qui, se comportant comme les soldats de l'Ancien Testament, tenoit toujours la truelle d'une main et l'espée de l'autre. » Les constructions qui suivent immédiatement sont l'œuvre d'un des grands bâtisseurs du Mont, l'abbé Pierre Le Roy, en 1393 : ce sont la Bailliverie et la Perrine, bel édifice carré, bordé d'une élégante arcadure à huit lancettes, qui porte ainsi le nom de son auteur et qui dans les manuscrits s'appelle *Turris Quadrata*.

Le visiteur a fait le tour du rocher : il a gagné à cette étude du dehors une intelligence générale de l'intérieur et sans doute un vif désir de voir le reste.

LA VILLE.

Quand on a franchi la porte extérieure ou bavoile près de laquelle était jadis le gibet de l'abbé, et qu'on a dépassé l'ancien corps de garde aux bourgeois

où le visiteur déposait toute espèce d'armes, à moins que, comme un abbé de Savigny ou un archevêque de Bordeaux, de Sourdis, il ne se trouvât trop gentilhomme pour être fouillé et désarmé et ne s'en retournât plutôt que de subir cette formalité, alors on se trouve dans la place d'armes dite Cour du Lion, à cause de ce fier animal encastré dans le mur à gauche, qui pose sa griffe sur l'écusson abbatial. Cés gigantesques tubes de fer, rouillés et écaillés par le temps, ce sont les glorieuses Michelettes, ces canons, trophée de la retraite des Anglais dans le grand siège de 1427. Ils sont encore chargés de leur énorme boulet de pierre. C'est dans cette enceinte que l'on hale quelquefois les bateaux de sauvetage destinés à porter secours aux malheureux égarés dans les brouillards, surpris par le flot ou enlisés, c'est-à-dire empêtrés dans les sables mouvants. Voilà, en effet, les trois dangers à redouter dans ces parages, dangers exagérés sans doute, mais prouvés pourtant par trop de malheurs : c'est le brouillard soudain, épais, qui rampe sur la grève, étouffe les sons et enveloppe le voyageur comme d'un linceul ; c'est le flot qui arrive, rapide comme le galop d'un cheval, par le canal des rivières, cerne le malheureux dans un flot qu'il dévore de minute en minute pour absorber sa victime qui fut souvent un vigoureux nageur et un de ces pêcheurs indigènes qui préten-

dent connaître la grève « comme l'aire de leur maison ; » enfin c'est la lise ou sable déliquescant et sans fond qui ouvre son sein, comme une tombe, en raison des efforts qu'on fait pour se débarrasser de ses étreintes. Devenus rares de nos jours, ces malheurs étaient fort communs autrefois, et si ces grèves, comme un vaste cimetière, venaient à révéler leurs profondeurs, elles montreraient une foule de guerriers, de pêcheurs, de pèlerins avec leurs armes, leurs filets, leurs bourdons. Il faut voir dans la Tapisserie de Bayeux, à l'endroit qui représente l'armée de Guillaume allant à travers cette baie à l'expédition de Bretagne, il faut voir les soldats sombrant dans les sables et les flots et retirés par Harold, qui les charge sur ses épaules. Il faut voir surtout dans le Martyrologe du monastère les commémorations en faveur des pèlerins descendus dans le sein de ce sol amphibie « de la terre marine, » comme l'appelle maître Wace. Nous prenons quelques exemples parmi beaucoup d'autres : « quatre pèlerins entraînés par la mer, dix-huit submergés l'an 1316, douze ensevelis sous le sable, cinq ensevelis sous le sable en 1304, treize en 1305, etc. » Il n'y a guère d'années où la mer et la grève ne fassent pas de victimes : une des dernières a été un douanier, vieil habitué de ces parages et nageur excellent.

Heureusement que, lorsqu'on peut voir et enten-

dre, l'arrivée de la mer se révèle à l'oreille par un lointain mugissement, « *immensi tremor Oceani*, » devise du collier de l'ordre de Saint-Michel, et à l'œil par une barre écumante, rencontre de l'eau douce et de l'eau salée, ou poursuite de Neptune après les nymphes Sée et Selune, pour imiter la mythologie de Bernardin de Saint-Pierre sur la barre de la Seine. Cette vague, rapide et comme animée, si elle est chargée par le vent, arrive dans ces estuaires avec une force effrayante qui, disent les Mémoires de Mme de Créquy, « détruirait en dix minutes une armée du roi Pharaon. » Quant aux brouillards, on en peut juger par un fait que raconte un des historiens du mont Saint-Michel, Maximilien Raoul :

« M. Martin, directeur de la maison centrale, fut surpris dans les grèves par un brouillard qui voila en un clin d'œil le ciel le plus pur, vers la fin d'une journée de chaleur. Il allait au pas de son cheval depuis un quart d'heure, lorsqu'il crut entendre le son éloigné du tambour. Penché sur le cou de son cheval arrêté, il écoute, entend plus distinctement le même son à gauche, tourne bride dans cette direction, et arrive à quelques pas de la porte. Cependant ne distinguant encore ni les rochers ni l'édifice, et n'entendant plus personne, il appelle à haute voix son domestique :

« Me voilà, monsieur, répond celui-ci.

— Comment, malheureux, vous savez que je dois rentrer à cette heure pour dîner, vous voyez le brouillard et vous venez sans lanterne ?

— Monsieur se trompe, j'en ai une dans chaque main. »

Dans ces brouillards extraordinaires, on bat le tambour et l'on sonne la cloche de la prison ; les cloches de la côte rappellent les pêcheurs dans leurs villages.

La seconde enceinte ou ravelin s'appelle Boulevard, ou cour de la Herse, parce qu'on se trouve en face de la porte de la ville, qui garde encore des restes de la herse de fer. Cette porte, forte défense, est flanquée à droite de la tour du Roi, aujourd'hui une écurie d'une belle et chaude lumière ; un cabaret s'est logé dans la tour qui flanquait l'entrée à gauche. La robuste porte est surmontée de l'écusson de la ville du mont Saint-Michel, fidèle et pittoresque image comme la plupart des armoiries, des saumons dans des vagues. Cette porte, qui était jadis précédée d'un fossé à pont-levis, se complète par une jolie tourelle intérieure ou tour du Guet, qui élève au-dessus des remparts sa tête élégante et curieuse. L'ensemble de ces travaux est du xv^e siècle. A gauche, depuis le plateau du roc jusqu'au fond des remparts, s'échelonnent les jardinets ou courtils, où vivent abrités par l'abbaye les vignes, les figuiers, les amandiers renommés par la suavité de leurs fruits. A cette entrée de la ville se presse la population in-

digène, dont le costume arabe ou plutôt monacal est assez frappant, surtout dans le pêcheur et dans la coquetière. Le mantelet et la devantière, aux plis larges et flottants, rappellent le froc ; liés sur la tête, ils figurent le capuchon rabattu ; la hotte figure le capuchon renversé ; le retroussoir serre les flancs comme le cordon. Autrefois à ces portes, où sont suspendus les filets et les résilles, les *havenets* et les filets, pendaient les croix et les chapelets, les images de saint Michel en plomb, les pèlerines à coquilles et les bourdons. Sous ces voûtes s'achetaient les béatilles que remportaient les Michelots, un mot que vous découvrez encore dans le Dictionnaire de l'Académie aussi bien que Romieu, son analogue. Maintenant on trouve en ce lieu les ouvrages sculptés ou tressés par la main des prisonniers ; au lieu des pèlerins, moines, prêtres et chevaliers, vous rencontrez le gendarme, le touriste, le soldat, la coquetière et le pêcheur. Au delà de la herse commence la rue grimpante du Mont. Les maisons, à porte cintrée, ou ridiculement modernisées à l'extérieur, ont un intérieur sombre que l'imagination de l'antiquaire remplit de dressoirs et de bahuts sculptés. La plupart étaient des hôtelleries pour ces pèlerins qui venaient de toutes parts au monastère du Saint-Archange, lequel partageait, avec Notre-Dame de Lorette et de Saint-Jacques de Compostelle, l'honneur d'être un des trois grands buts de pèlerinage

du moyen âge. Plusieurs gardent encore les noms d'autrefois. Cette auberge, qui est en face de la tour du Guet, c'était la *Tête d'Or* ; celle-ci, qui est jetée sur la rue comme une voûte avec son ancien épi d'étain, c'est la *Licorne* ; ce vieux porche garde le nom de Régnier. Les noms de ces maisons se trouvent dans le livre terrier du monastère : il y a le *Soleil Royal*, les *Trois Rois*, l'*Image de saint Michel*, la *Truie qui file*, la *Sirène*, l'hôtel *Saint-Pierre*, les *Quatre fils Esmond* (sic), la maison du *Goblin*, la *Coquille*, la maison de dame Typhaigne, l'épouse de du Guesclin, la savante astrologue dite Typhaigne la Fée, qui demeurait au haut de la ville, où des ruines romanes montrent la place de son observatoire. Pour représenter la maison moderne, frêle et épanouie, toute en portes et fenêtres, il y a cette maison blanche, déjà rongée par l'air, posée au pied de l'abbaye comme une guérite au pied d'un donjon.

Vers le milieu de cette rue, qui se continue par des escaliers jusqu'à la porte de l'abbaye, est un oratoire si humble, que l'on passe souvent sans le voir, dont le chœur est porté sur une voûte comme la basilique : c'est l'église paroissiale qui existait déjà au commencement du xi^e siècle, sous le nom de *Monasterium S. Petri in latere montis*. Son architecture n'annonce rien qui soit au delà du xv^e siècle. On y remarque un joli cul-de-lampe, un Christ en bois, une statue tumulaire d'un moine, et

un groupe fort laid de saint Michel et de Satan *clothed and armed like a grecian hero*, dit un touriste anglais ; et c'est sur lui que Max. Raoul raconte cette anecdote : « Lorsque ce groupe fut placé dans l'église, une vieille Montoise fut tellement effrayée en le voyant pour la première fois, qu'elle revint après l'office, et, munie d'un bâton, elle se mit en devoir de briser les cornes du démon. Par bonheur le sacristain, étant survenu, désarma la vieille et lui dit, pour l'apaiser, que l'archange faisait bien son office tout seul. » Toutefois, cette *ecclesiola*, pour prendre un terme du *Domsday Book*, est riche en inscriptions tumulaires, parmi lesquelles brille, avec l'emphase poétique du temps de Théophile et de Malherbe, celle d'un gouverneur de la ville, le sieur de Lanctot :

Arrestons, mes amis, voyons sous ceste lame
L'objet le plus parfait qu'y eut en ces bas lieux,
Qui pour but n'avoit rien que l'onneur et les cieux,
Sejour qu'il a choisy pour reposer son Âme.

Relançons nos soupîrs qu'un saint désir enflamme,
Detestons de la mort le dart trop envieus ;
Mais non , car nous ferions notre pis de son mieux ,
Content il a fini et ses jours et sa trame.

On lit, dans les archives de cette église, une donation « pour la personne qui sera commise par les bourgeois à sonner l'une des cloches, afin d'avertir et donner adresse aux personnes qui seroyent au

péril dans les grèves pendant les frimats et les brouillards. » Nicolas Bernier, sergent-major du Mont, donna une somme de vingt sous « à celui qui sonnerait dans les brouillards. »

Au haut de la ville, un portail roman et trois grands cintres, dans un jardin, représentent « le beau logis que du Guesclin fit construire en 1366 pour sa femme, Tiphaine Ragueneil, dame bien versée en philosophie et astronomie judiciaire. » On l'appelle encore le couvent Sainte-Catherine et le château Dame-Tiphaine. Du Guesclin partant pour la guerre d'Espagne, « l'amena en ce mont Saint-Michel, et luy fist bastir un beau logis vers le haut de la ville, dont on voit encore quelques murailles. Son mary lui laissa en garde cent mille florins, lesquels elle distribua libéralement jusqu'au dernier, à plusieurs soldats et capitaines mal fortunez qui la vinrent visiter en ce mont, les exhortant de retourner à la guerre pour combattre sous la bannière de son mary. Cependant cette dame s'exerçoit continuellement, sur ce roc, à la contemplation des astres, à calculer et à dresser des éphémérides. » On attribue à cette dame, toutefois sans preuve, un manuscrit astronomique composé en ce mont, et qui est à la bibliothèque d'Avranches.

Chaque année, le 12 août, le long de cette rue et autour des remparts, se faisait une procession solennelle, en souvenir d'un événement national dans

lequel le mont Saint-Michel pouvait revendiquer une large part, l'expulsion des Anglais de Normandie en 1450. Chaque maison devait y envoyer une personne. Dans cette année, le vainqueur de Formigny, le connétable de Richemont, vint à ce monastère, où il accompagnait François I^{er}, duc de Bretagne. A la porte de l'abbaye se passa une scène dramatique que des historiens ont changée en roman, et que le chroniqueur dom Huynes rapporte avec sa simplicité ordinaire. Ce duc, assassin de son frère, « étranglé une nuit par deux compagnons, avec deux touailles torses, » vint faire ses dévotions, et sans doute apporter ses remords au mont Saint-Michel. « L'an 1450, François I^{er}, duc de Bretagne, vint en ce mont par dévotion, au retour de la prise d'Avranches, et le lendemain il fist faire en cette église un service solennel pour l'âme de feu Gilles, son frère; et après avoir demeuré huit jours en ce mont, comme il sortoit la porte pour s'en retourner en Bretagne, un homme, habillé en cordelier, se présenta devant luy, l'assignant de comparoistre devant le tribunal de Dieu, dans quarante jours, pour rendre raison du tort qu'il avoit fait à son frère Gilles, à quoy il ne manqua pas, car, au bout du terme, il mourut. » Le secrétaire du connétable, G. Gruel, fait allusion au même fait avec plus de discrétion encore : « Lui veinrent les nouvelles que monseigneur Gilles estoit mort, dont il fut bien

courroucé, puis le duc le lui dist, et eurent grandes paroles ensemble : toutefois la chose se dissimula pour l'heure, peur de grands scandales. »

L'ABBAYE.

« Jamais le génie du poète ou de l'artiste n'a imaginé, dit Max. Raoul, une entrée plus imposante et plus poétiquement mystérieuse que celle de l'ancienne abbaye-château du mont Saint-Michel.... Mais autant elle était doucement mélancolique à l'âme de l'homme qui s'y présentait libre et à genoux, autant elle est sombre et désespérante aux yeux de celui qui en monte les degrés debout et les fers aux bras. »

C'est à un brusque détour, à cent cinquante pieds au-dessus des grèves, qu'on se trouve en face de ce donjon, bâti par Pierre Le Roy, en 1393, et de la plus svelte tourelle de l'abbaye, la tour des Corbins, qui se dresse au pignon de la Merveille. La porte d'entrée, qui est du XIII^e siècle, portait autrefois, dans sa niche, une statue de saint Benoist, qui annonçait l'abbaye bénédictine. Il paraît qu'il y avait une herse dans la coupure de la voûte : « A cette porte, dit Piganiol, on dépose les armes cachées, pistolets de poche, bayonnettes, couteaux.... On passe sous une herse armée de grosses pointes de fer, et après avoir monté quelques marches, on trouve une grande porte fermée, épaisse d'un pied,

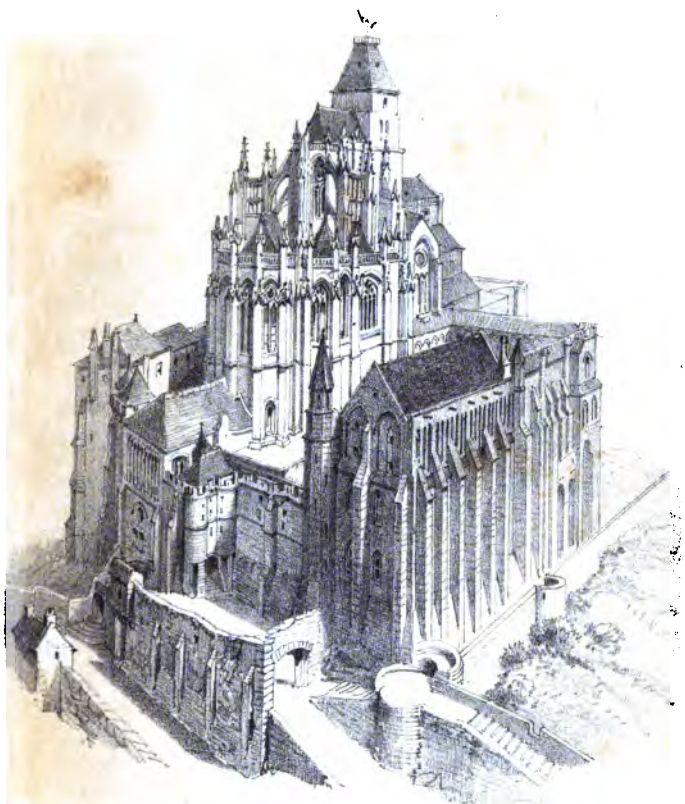
toute couverte de fer, où l'on trouve un guichet.... On y entre en ployant le corps. » La porte actuelle répond encore à cette description, et toutes ces précautions contre l'évasion ou l'attaque prouvèrent leur utilité dans l'affaire du marquis de Belle-Isle, en 1596.

Il s'était rendu au Mont avec plusieurs centaines d'hommes. Quérolant le gouverneur, et son ami, reçut sans défiance ses soldats dans la ville. Le lendemain, Belle-Isle monta au château avec sa troupe comme pour y faire ses dévotions; mais le chef du poste lui remontra que les règlements défendaient que des hommes franchissent la porte avec des armes. Le marquis, se rendant à peu près à cette raison, obtint cependant d'entrer avec les siennes et quelques officiers; mais, s'apercevant qu'un soldat fermait la porte derrière eux, il dit au gouverneur que tous ses hommes entreraient ou qu'il sortirait. Il fit semblant de sortir, alla à la porte, et tua le soldat. Alors s'engagea une mêlée dans laquelle le marquis fut tué et ses soldats tués ou pris. Les parents de Belle-Isle gagnèrent un sieur des Vallées, et traitèrent avec lui pour assassiner le gouverneur. Des Vallées vint le trouver, lui demandant asile pour certains méfaits de guerres et promettant de le servir fidèlement. Accueilli par Quérolant, l'assassin vécut avec lui deux ans sans pouvoir trouver l'occasion favorable. Enfin, en septembre 1599, comme Quérolant était allé recon-

duire à cheval un de ses amis, des Vallées prit les pistolets et un excellent cheval de son maître, et feignant d'aller au-devant de lui dans les grèves, il lui tira un coup de pistolet dans la tête, par derrière, et le tua à la vue de la place. Il fut condamné, par contumace, à être roué et son effigie fut apposée sur la porte du mont Saint-Michel : sept ans après, il fut pris et exécuté à Coutances.

La porte franchie, on est dans le vestibule ou poste des gardes, où se promène encore la sentinelle aujourd'hui. C'est dans cette pièce irrégulière, où vous voyez l'uniforme moderne, que veillaient les gardes de la forteresse, et que se réunissaient à certains jours solennels, surtout le jour de Saint-Michel, les vassaux de l'abbaye avec armure, gantelets et lances. Piganiol décrit cette salle, « où les murs sont couverts de mousquets et de pertuisanes rangés sur leurs râteliers. » De ces trois portes, celle qui est devant vous, a été ouverte dans l'ancienne cheminée, et conduit à la loge du gardien-portier ; celle du milieu mène au grand escalier du Saut Gautier ; celle de droite mène au poste des gardiens ou au-dessous, à la première zone de la Merveille, autrefois les écuries, aujourd'hui, dans le langage administratif, la Montgommerie première et la Montgommerie bis.

Cette crypte, qui semble taillée dans le roc, est coupée en deux par un mur de refend. Des voûtes basses, mélange de cintre et d'ogive, retombent sur



Auguste Anfray, Libraire-Editeur, Avranches.

Imp. Auguste Bry, r. du Bac, 114, Paris

MONT S^t MICHEL.
Vue de l'Abbaye.

Digitized by Google

des piliers ronds ou carrés, massifs et trapus. Il n'existe peut-être pas de galerie souterraine plus vaste et plus grandiose : soixante-dix mètres de longueur, douze de largeur, trois avenues formées par une vingtaine de piliers, et sur ces voûtes pèsent deux étages de construction, le dortoir sur le réfectoire, le cloître sur la Salle des Chevaliers. « *Fornicibus super fornices libratis,* » dit la *Gallia christiana*. Cette base de la Merveille, qui a défié les incendies et les écroulements, fut bâtie par l'abbé Roger II, en 1117 selon Dom Huynes, en 1121 selon Dom Le Roy, et sans doute entre ces deux dates. L'ogive se montre ici dès le commencement du XII^e siècle, concurremment avec le cintre.

Ce devait être un beau spectacle que cette salle austère, lorsqu'elle était remplie de mouvement et de bruit par les chevaux et les chevaliers, couverts de leurs panoplies, quand le fer du cheval et l'épéon du cavalier résonnaient sur le granit du rocher, quand les hennissements éveillaient les échos sonores et qu'une rare lumière s'y jouait avec les ombres. Aujourd'hui que l'écurie est un dortoir de prisonniers, au milieu de leurs lits alignés au centre et le long des parois, vous pouvez vous croire dans l'entrepont d'un vaisseau : ces lits sont les hamacs, ces piliers sont les mâts, ces fenêtres étroites sont les sabords, et voici la mer, ses îles et ses rivages.

A la partie septentrionale de cette crypte se superpose le réfectoire, œuvre du commencement du XII^e siècle, qui, par la pureté de ses lignes et la flexibilité de ses arceaux, témoigne d'un art ogival déjà fort avancé, et avec d'autres spécimens du même monument recule l'origine de l'ogive plus loin qu'on ne le fait ordinairement. Il faut contempler ce beau vaisseau que M. Hairby appelle « a noble room », avec ses deux nefs formées par huit piliers ronds à base octogone, aux chapiteaux trifoliés, de chacun desquels s'élance un faisceau de huit nervures arrondies, qui se croisent avec des rosettes de feuillage sous des voûtes élevées et retombent par trois sur les murs, ou sur de triples colonnettes : c'est l'arbre gothique dans son élasticité vigoureuse, tel qu'il se développe ailleurs dans le XIII^e siècle. Cette pièce a quatre cent trente-deux mètres carrés de surface. Elle était autrefois remarquablement ornée, comme nous l'apprend Mabillon dans sa description du mont : « *Sub dormitorio extat amplissimum refectorium pulchre illustratum.* » Le Guide de Didot l'appelle « un des plus beaux vaisseaux gothiques qui existent en France. »

Dans ce réfectoire, aujourd'hui rempli de métiers de tisserands, s'assit avec ses barons le plus puissant monarque de son temps, Henri II, duc de Normandie, roi d'Angleterre. C'est là qu'il fit don des églises de Pontorson à l'abbaye. Son conseiller et ami,

Robert du Mont, a consacré ce souvenir dans sa chronique à l'année 1158 : « *Res venit ad Montem Sancti Michaelis, et audita missa ad majus altare, comedit in refectorio cum baronibus suis.* »

Auprès du réfectoire, mais sur un plan plus élevé, est une jolie salle attenant au poste des gardiens, dite Conciergerie, aujourd'hui cruellement mutilée, et dont la voûte est portée par trois jolies colonnes.

Le dortoir, qui se superpose au réfectoire, se reconnaît au dehors à son fenêtrage original, comme de caractère moresque, caractère qui se retrouvera dans les arcs en fer à cheval des bas-côtés de la basilique. Ce dortoir date probablement de la fin du xiv^e siècle; quand Pierre Le Roy refit le sommet de la tourelle aux Corbins. Mabillon remarque l'orientation de ce dortoir : « *Per vitream portam illustratur ab oriente unde prospectus in urbem Abrincas et in minorem rupem vocabulo Tumbelantiam.* »

La plus célèbre partie du Mont Saint-Michel, sans doute parce qu'à sa beauté monumentale s'associent des souvenirs militaires et qu'elle évoque le mieux les souvenirs de guerre et de chevalerie, c'est celle que les bénédictins saluent du nom de « *magnificam Equitum Aulam.* » La Salle des Chevaliers est un type de beauté sévère et élégante : c'est la force du chevalier unie à la noblesse de la démarche. Au point de vue monumental, c'est le développement sobre encore de l'architecture inférieure, dont l'é-

panouissement est au sommet : la Montgomerie est la racine, la Salle des Chevaliers est le tronc ramifié, le cloître est la fleur de l'arbre gothique : c'est la superposition de trois siècles, le xi^e fit les écuries, le xii^e cette salle, le xiii^e le cloître. Divisée en quatre nefs par deux rangs de huit colonnes, cette pièce se développe dans une longueur de vingt-huit mètres : une troisième colonnade engagée a été dévorée par un couloir. Les gardiens et cicérones ne manquent pas de faire remarquer la foliation variée des chapiteaux, en disant que pas un chapiteau ne se ressemble. Des nervures arrondies, alternativement quadruples et simples, s'élancent d'un essor vigoureux et souple, et dans leur double mouvement présentent un faisceau de douze cordons. Des temps plus modernes ont fait ces deux immenses cheminées, dont les hommes de nos jours feraient une maison, et les fenêtres à tête carrée et à meneaux prismatiques. Dans une de ces cheminées, dans une de leurs promenades annuelles au Mont, vingt-cinq élèves de rhétorique du collège d'Avranches tinrent parfaitement à l'aise. Du reste, la dimension de ces cheminées est encore dépassée par celle de l'ancienne cuisine, au bout du réfectoire. Chaque année, à la fête de l'archange, un chapitre de l'ordre des chevaliers de Saint-Michel, institué par Louis XI, se tenait dans cette grande salle. La veille de la Saint-Michel, les chevaliers assistaient aux vêpres,

portant des capuchons cramoisis, de longs manteaux de damas fourrés d'hermine, bordés d'or, ornés de coquilles d'argent. Le lendemain, dans le même costume, ils entendaient la messe, présentaient leurs oblations, puis se rendaient dans la Salle des Chevaliers, où ils dînaient. A son installation, chaque chevalier recevait du roi le collier d'or orné de coquilles et d'un médaillon représentant la lutte de l'archange et du démon, avec la devise : « *Immensi tremor Oceani.* » L'hérésie, la trahison, la couardise, étaient les motifs d'exclusion. Le chevalier était obligé de payer au trésor trente écus d'or pour orner l'église de Saint-Michel, et à sa mort on disait vingt messes à son intention. Dans ces statuts, l'archange est appelé « le prince de la chevalerie du ciel, qui trébucha l'ennemi de l'humain lignage, » et on lit dans Philippe de Comines : « La représentation duquel vous et tous vos roys de France avez toujours portée en vostre étendard. » La marquise de Créquy, dont les Mémoires ont sans doute été faits sur des documents authentiques, décrit ainsi l'ameublement de cette salle : « On y voit les trophées héraldiques de tous les chevaliers de l'ordre du roi, depuis sa création jusqu'à l'institution de celui du Saint-Esprit par Henri III. Les casques, les cimiers des chevaliers sont placés sur la sommité de leurs stalles, dont ils forment le couronnement, et tout cela produit de chaque côté

de la galerie une longue file de bannières, d'écus blasonnés, de casques, voiles de casques flottants, cimiers et lambrequins découpés de dorures et de toutes couleurs, et qui produisent un effet très-noble et très-pittoresque. On dirait que toute la pompe féodale de la vieille France s'est réfugiée dans cette belle galerie du Mont Saint-Michel. »

Un escalier conduit de cette salle au Cloître ou Aire de Plomb.

Si le public admire spécialement la Salle des Chevaliers, les artistes, les poètes et même les savants s'éprennent de ce cloître merveilleux. Dom Huynes l'appelle : « une glorieuse entreprise ; » M. Trébutien : « ce que l'architecture gothique a fait de plus élégant sous l'inspiration chrétienne ; » M. Hairby : « le plus beau morceau d'architecture existant en France ; » M. F. Girard : « une fantaisie moresque, éclosée au milieu des granits sévères ; » M. de Clinchamp : « une fleur jetée au milieu de ces grandes constructions pour en rompre la sévérité ; » Miss Costello dit : « Je regarde ces cloîtres comme uniques ; » Max. Raoul : « le cloître est d'un effet sublime ; » Clémence Robert : « cet espace silencieux et retiré n'est ouvert qu'au vent de la solitude, et n'a de perspective que le dôme du ciel. » Un savant archéologue anglais, M. Petit, l'appelle « un spécimen exquis du gothique primitif. »

C'est une cour carrée, à trois cents pieds au-des-

sus des grèves, enfermée dans une quadruple galerie que portent à l'intérieur des colonnes simples et sévères, et vers le préau, les plus gracieuses colonnettes qu'on puisse voir, en granit et en granitelle, disposées sur deux rangs et alternées avec une frise d'un art et d'une fantaisie admirables. Les roses, toutes variées, fouillées avec vigueur, pures de dessin, compliquées de combinaisons, rappellent la flore des manuscrits de l'abbaye, l'acanthé, le chardon, le trèfle, le lierre, la vigne et le houx. La faune de ces touffes luxuriantes, ce sont des hommes suspendus dans le feuillage, des animaux fantastiques, sculpture éloquente où ce qui semble un caprice est un symbole. Cette œuvre de l'abbé Radulphe de Villedieu, « cette glorieuse entreprise, » terminée en 1228, est sans doute la partie la plus religieuse et la plus poétique de tout le Mont Saint-Michel, et c'est le moine chroniqueur qui en donne simplement la plus juste idée « lieux élevés, dit Dom Huynes, presque jusqu'à la moyenne région de l'air, un milieu entre Dieu et les hommes, par où celui-là descend vers ceux-ci sans perdre sa majesté. » Un manuscrit de poésies inédites de ce monastère représente la claus-tration comme favorable à la prière et à la poésie :

Kalendre chante plus en cage
 Quel ne feroit au vert boschage :
 Aussi sert plus Dieu et honoure
 Cil qui en la cage demoure.

Un jardin à fleurs fut établi en 1623 dans ce préau. Plus tard on le recouvrit de plomb pour recevoir les eaux pluviales qui descendent à la grande citerne, d'où son nom moderne d'Aire de Plomb. C'est un lieu de promenade pour les détenus : nous y avons vu errer les débris mutilés des guerres civiles. Ce n'est pas d'ailleurs le moindre intérêt du Mont Saint-Michel, pour le penseur et le poète, que d'essayer de pénétrer toutes les pensées, les rêves, les amours et les désespoirs qui ont fait battre dans ce monde de monuments tant de cœurs et pendant tant d'années. Aujourd'hui les détenus s'y promènent en rang, en silence et au pas cadencé.

Dans l'angle occidental, une porte s'ouvre sur l'ancien Chartrier, œuvre de Pierre Le Roy. « *Multos libros pretiosos acquisivit, quos ad usum religiosorum in libraria seu in Cartulario ipsi monasterio pro maximo et perpetuo thesauro reponi jussit.* » La galerie du midi, où sont des sièges de pierre, communique par une porte décapitée avec le Chapitre, qui, dans les temps de décadence, devint le billard, et qui est aujourd'hui la cuisine de la prison.

Au-dessus du cloître, au nord et à l'ouest, sont des cachots en bois, tout insculptés d'hiéroglyphes, de noms, et de lamentables histoires ou de plaisanteries plus lamentables encore. Si on eût fait ces loges en style prismatique ou flamboyant, on aurait eu, superposés, les quatre grands styles du moyen âge.

Par un contraste émouvant l'on passe de cette région sereine de la lumière dans les entrailles de la montagne et la région des cachots.

En longeant le couloir ténébreux de la Salle des Chevaliers, on débouche sur un palier, à la lueur d'une lampe perpétuelle, appendue au cachot du Diable, et en laissant à gauche un escalier fantastique, dit de Robert le Diable, parce qu'il a figuré, dit-on, dans les décors de l'opéra de ce nom, on entre dans le vestibule des voûtes, qui ressemble au vestibule de l'enfer.

« Le vestibule des voûtes, dit Max. Raoul, au fond duquel il y avait, autrefois du moins, je suis porté à le croire, un autel privilégié pour les trépassés, est bien la plus belle cavé monumentale que j'aie vue et rêvée. Anne Radcliffe et le docteur Mathurin eussent passé leur vie à écrire, sous cette voûte, à la lueur d'une lampe; Rembrandt y eût passé dix années de sa vie à peindre son enterrement; Le Sueur y eût appelé tous les moines vivants pour contempler leurs frères évoqués des tombes béantes. »

A droite, un atelier obscur, beau type de roman primitif, avec de robustes piliers romans et de remarquables ogives romanes, représente le cloître primitif, appelé Pourmenoir, ou Promenoir. A gauche, à la descente de la première volée de l'escalier, s'ouvre une galerie étroite et haute, vers le milieu de laquelle est l'ancien cimetière, le caveau le plus

funèbre qu'on puisse imaginer. Le canal des Oubliettes (l'imagination populaire met des oubliettes partout) descend dans cette cave, que les moines nommaient le Charnier. Qu'on imagine un enterrement sous ces voûtes ténébreuses, et les frocs des moines et les torches et les chants mortuaires. « L'abbé Ranulphus, en l'an 1060, fit commencer le cimetière ou charnier, qui est sous la grande église. » A l'extrémité de cette galerie, est la roue que des détenus mettent en mouvement en marchant dans son intérieur, et qui monte les provisions de la maison. L'escalier des cachots, qui suit la pente du roc, est bordé, à droite et à gauche, de cachots taillés dans le roc ou revêtus de pierres, aujourd'hui boisés. Dans cette région terrible, que traversent, à peine visibles, le gardien et le détenu, sous ces voûtes romanes, où l'on n'entend que le bruit des clefs et des verrous, le gémissement du vent de la grève, le cri de l'oiseau marin et le blasphème du prisonnier, on est au fond du gouffre, avec un cimetière sur la tête, et une abbaye encore au-dessus; ce sont trois mondes superposés : la vie, la mort, l'enfer. On palpe les ténèbres, on se guide de la main et du pied, et l'on entend de la bouche du conducteur de tragiques histoires. Dans ces cellules, il y a eu plusieurs suicides; dans ce couloir, un gardien a été assassiné; au-dessus de cette voûte, au bout du Promenoir, est la place de la fameuse cage

de bois dite cage de fer, où, entre autres habitants, mourut, rongé par les rats, le gazetier Dubourg, qui avait écrit contre Louis XIV. Elle fut démolie en 1777 par la main du jeune duc de Chartres, depuis Louis-Philippe. M^{me} de Genlis, qui raconte le fait avec détails, termine ainsi : « Au milieu de tout ce tumulte, je fus frappée de la figure triste et consternée du suisse du château. Je fis part de ma remarque au prier, qui me dit que cet homme regrettait cette cage, parce qu'il la faisait voir aux étrangers. M. le duc de Chartres lui donna dix louis, en lui disant qu'au lieu de montrer à l'avenir cette cage aux voyageurs, il leur montrerait la place qu'elle occupait. » Après avoir visité jusqu'à sa dernière cave, dite le Corps de Garde, cette galerie irrégulière de cachots, on remonte à la lumière pour visiter la basilique.

Elle n'a ni l'unité de la cathédrale de Coutances, ni la richesse statuaire de celle de Chartres, ni la grandeur de celle de Cologne, ni le fini de ciselure de Saint-Ouen, de Rouen. Elle n'a point de portail; pour ainsi dire, point de tours, plus de flèches; elle n'a que de petites nefs latérales. Cependant, posée au centre et sur la pointe d'une montagne, et, à ses deux extrémités, sur des constructions superposées, *insanae substructiones*, appuyée à ses flancs sur d'autres édifices, comme un navire sur son berceau, pyramide d'architecture sur une montagne pyrami-

dale, élançée dans la moyenne région de l'air, isolée au-dessus d'un désert de sable ou d'une plaine liquide, elle frappe plus qu'aucune autre d'un sentiment de poésie et de religion. « L'aspect pittoresque de cet édifice, dit Cotman qui en a fait l'objet d'un de ses plus beaux dessins, le rendrait seul digne d'un long pèlerinage, si la religion, l'histoire, la poésie, la peinture n'avaient tout réuni pour donner de la célébrité au Mont Saint-Michel. »

De ce portail, refait sous la première république, on passe dans la nef; mais, comme le dit un *Guide* récemment publié, on a vieilli de plus de huit cents ans. Cette nef, qui se distingue par sa grandeur austère, réduite à quatre travées sur dix, calcinée et rougie par le dernier incendie, qui lui a donné une teinte antique, cette nef romane, avec son *triforium*, disposé en partie en *opus reticulatum*, et son *clerestory* à petites arcades, c'est bien la nef commencée par l'abbé Hildebert en 1020. Les collatéraux sont étroits, en forme de fer à cheval, forme arabe qui s'explique sans doute, ou par la configuration du sol, ou par la résistance de cet arc, alors qu'il n'y avait pas encore d'arcs-boutants et de contreforts. Cette nef a, sur le Saut Gautier ou Beauregard, un joli portail latéral en granit bleu, corrodé par les vents et le salin, couronné d'un de ces triangles qu'affectionnait le XIII^e siècle. Au-dessous du transept du nord est la grande citerne, qui contient 1,200 ton-

neaux, et que signale au dehors une excellente tête de lion, qui semble enivrée de délices en s'abreuvant, et qui servait de déversoir à l'ancienne citerne. Sur le grand escalier qui est contigu à cette plate-forme, et d'où l'on peut admirer toute l'abside prismatique en granit fin taillé avec une extrême pureté, et s'élançant par des lignes d'une exquise délicatesse, on remarque un objet qu'on s'étonne de ne pas voir dans la Salle des Chevaliers, un cordon sculpté de la décoration de Saint-Michel. L'ancienne citerne, le grand escalier et son pont aérien sont l'ouvrage de l'abbé G. de Lamps, au commencement du xvi^e siècle.

Dans le transept méridional, où se trouvaient le trésor et la sacristie, étaient peintes, avec leurs noms, les armes des cent dix-neuf ou cent vingt chevaliers qui défendirent victorieusement le Mont Saint-Michel contre les Anglais en 1427, mais le temps avait effacé la plupart des écussons et plusieurs noms. Une vieille pancarte du trésor, identique avec la liste de D. Huynes, renferme les noms suivants, et fixe à trois ans et demi la durée du siège :

D'Estouteville, Paisnel, Hamon, Criquy, Guymyné, de la Haye, André du Pys, C. de Manneville, de Briqueville, des Biars, de Folligny, G. de la Lucerne, L. Pigace, le Bastard d'Auseboc, C. He (probablement la Hire), R. Roussel, de Columbiens, G. de Saint-Germain, d'Aussays, de Verdun, G. de Hesquilly, de la Haye de Arou, C. Pigace, F. d'Esquilly,

R. du Homme, T. de Percy, Nel, de Veyr, de la Haye-Hue, L. de Nocy, Briqueville, L. des Pas, G. le Prestel, G. de Crus, L. de la Mote, J. de la Mote, M. de Plom, P. le Grys, L. de la Paluelle, J. Guiton, de Nautret, H. le Grys, de Hally, L. de Mesle, G. de Fontenay, G. le Vicomte, S. de Tournebu, T. Houel, H. Thesart, F. Herault, L. de la Mote, le Bastard Pigace, A. de Longues, L. de Longues, de Folligny, aux Espaulles, Le V. Crombeuf, G. Benoist, P. de Viette, R. de Brecé, L. Hartel, R. de Clinchamp, R. de Briqueville, C. des Moutiers, G. des Pas, L. Aubert, F. de Marcillé, E. d'Orgeval, L. Massire, de la Mare, R. de Nautret, P. Bascon, le Bastard de Thorigny, J. de la Champagne, L. de Bruilly, P. du Moulin, J. Gouhier, R. de Regnier, R. Flambart, R. de Bailleul, P. d'Aulceuls, L. Guérin, G. de Bourguenolles, Yves, prieur de Vague-de-Mer, L. de la Mare, S. Flambart ou Lambart, L. de Mons, de Cruslé, le Bastard de Combré, P. Allart, R. du Homme, S. de Saint-Germain, J. le Charpentier, J. de Pont-Foul, F. de Semilly, R. de Semilly, R. de la Motte-Vigor, J. le Brun.

Au-dessous de cette liste étaient écrits les vers suivants, contemporains de l'événement :

Le champ darmes icy fut faict
 L'an mil IIII^{me} vingt et sept,
 Où sont les armes et les noms
 Daucuns vaillans et nobles homs ;

Lesquelz ont en lobbeissance
 De Charles présent roy de France
 Jusques cy tenu cette place
 Par l'aide de Dieu et la grâce
 Et de monseigneur saint Michel,
 Prince des chevalliers du ciel,
 Qui a toujours remede quys
 A ceux qui lont ceans requis.
 Par tout le temps de cette guerre
 Jaçoit que par mer et par terre,
 Ladite place ait esté ceinte,
 Grevée et durement contrainte
 Par toutes manières et voyes
 Qu'ont pu adviser les Angloys.
 L'an dix-sept fut leur descente
 En Normandie, comme je pense,
 Et n'a pas pris garde le maistre
 Mettre un chacun où il doit estre.
 Chacun a mys en tel endroit
 Comme on luy ramentevoit,
 Tous n'y ont pas été d'un temps,
 Et tous ne sont pas dedans
 Qui s'y portèrent vaillamment.
 Dieu leur doint à tous sauvement. *Amen.*

Comme il y a un certain nombre de ces listes
 qui ne sont ni fidèles ni authentiques, nous con-
 staterons que la nôtre est tirée d'un document
 qui a tout le caractère de la vérité, ce dont on
 jugera par l'apostille : « Extrait fidèlement d'une
 vieille panquarte en parchemin conservée dans le
 trésor de l'abbaye, revêtue du sceau de l'abbaye,

- de la signature du prieur et d'une dizaine d'autres. »

Une abbaye où l'on venait en pèlerinage des lieux les plus éloignés de la chrétienté, que visitèrent un grand nombre de rois de France et d'Angleterre, et de prélats, dont le cartulaire est rempli de donations en Anjou, en Bretagne, en Normandie, en Angleterre, et qui possédait presque toutes les paroisses autour de la Baie, appelées les terres de Saint-Michel, une telle abbaye devait posséder un riche trésor. Aussi était-il un des objets particuliers de la visite des pèlerins. Il serait long d'énumérer toutes les richesses de ce dépôt; mais on ne doit pas passer sous silence celles qui avaient un caractère d'art ou un intérêt soit légendaire soit historique.

On montrait les reliques envoyées de Rome en 712, mises dans une châsse en forme d'autel, dont le devant était un beau porphyre, un soleil d'argent doré, un coffre de plomb doré, un reliquaire d'or contenant un doigt de saint Pair, des reliques apportées au Mont par le roi Childebert en 711, le corps de saint Aubert dans une châsse d'argent de 88 marcs, son chef enfermé dans un dôme d'argent, son bras orné d'or, de cristaux, de pierreries, par lequel on jurait les donations sur le grand autel, un angelot d'argent qui portait les reliques venues du mont Gargan, l'écu, le bouclier et le poignard avec lesquels l'archange avait tué le dragon



Auguste Aubray, Libraire-Éditeur Arras/Paris.

Imp. Auguste Hugr. de Bae, 114 Paris.

MONT S^t MICHEL.
Salles des Chevaliers

d'Irlande, la châsse d'argent faite par Raoul de Villedieu portée sur un pied de calice, les reliques de saint Denys l'Aréopagite dans un candélabre d'argent à six branches, l'ossement de saint Martin dans un cristal sur pied d'argent, le reliquaire de cuivre doré que Charles de Blois vint, pieds nus, apporter au Mont, en 1363, les reliques que fit apporter le duc de Penthièvre, déposées dans une châsse d'argent en forme de pupitre, la croix d'argent doré soutenue par une image de sainte Hélène, la partie de la vraie croix donnée par Charles VI enchâssée dans un livre d'argent doré, les deux calices donnés par l'abbé Suppon où figuraient le nom du donateur et celui de l'artiste :

Hic Domini sanguis nobis sit vita perennis.
 Vox evangelici bis bino flumine verbi
 Irrigat in quadrum sacro potamine mundum.
 Princeps cœligenum, Supponis accipe votum ;
 Condere Lambertum calicem jubet arte peritum ;
 Hinc maledictus homo quisquis subtraxeris esto.

Il y avait encore un grand nombre d'objets d'art et de piété répartis dans l'église, et leur rétablissement à la place qu'ils occupaient autrefois est un des plus puissants éléments d'intérêt; car, si l'architecture représente les traits d'un édifice, l'ornementation en représente la physionomie. C'est surtout le manuscrit du religieux Dom Le Roy qui

fournit les renseignements sous ce rapport. L'autel le plus remarquable, après le maître-autel, était celui de Saint-Michel, dans la croisée de l'église. Pigniol le décrit ainsi : « Le grand autel de Saint-Michel, placé entre le chœur et la nef; son retable est enrichi d'ornements de sculpture; en haut est une niche dans laquelle est posée une statue de l'Archange de la hauteur d'un homme, et que l'on dit être toute d'or. Quoi qu'il en soit, elle est d'un dessin peu correct; mais le grand tableau de l'autel est assez bon. » Ce ne pouvait être l'image de saint Michel, donnée par Louis VI, dont parle Dom Huynes : « Il donna une image de saint Michel, toute d'or, soutenue d'une chaîne d'or, lequel il avait toujours porté étant disgracié du roy son père. » Quant au tableau, voici ce qu'en dit le même chroniqueur : « Charles de Gonzagues, duc de Nevers et de Mantoue, venant en pèlerinage en ce mont, l'an 1624, y promit un tableau de saint Michel, où la chute du démon serait dépeinte, tel qu'il se voit au grand autel de la nef et couste 1200 livres. » Il y avait encore « quatre figures de poterie, qui coustaient 790 livres, » l'angelot d'argent doré « qui fut fait faire par Dom Guernon, prieur claustral en 1413, » l'angelot d'argent « qui porte le marbre de saint Michel (1559), » et la pierre de Charles VII : « Ce prince vint apporter une pierre qu'on voit en la nef, pendue d'une chaîne de fer, laquelle lui estoit

tombée sur la tête, en la ville de la Rochelle, sans l'offenser, et ce, comme il crut, par la faveur de saint Michel; » un Archange en lames d'or, qui coûta 1200 ducats, donné, en 1311, par Philippe le Bel. Parmi les nombreux miracles relatés ès chroniques du Mont, et qui ont eu pour théâtre le monastère ou les grèves, il y en a deux qui ont eu lieu dans cette nef. Les voici tels que les raconte Dom Huynes.

« Un moyne de ce mont, nommé Drogon, estant sacristain, s'estoit habitué à marcher par l'église avec peu de respect, mesme sans faire d'oraison ni de reverence passant devant l'autel de saint Michel. Nous avons desia dit qu'on ne permettoit à personne de passer la nuit dans cette église. Un jour donc, la veille de la dédicace de cette église, le dit sacristain ayant donné commission à quelques clercs qu'il avoit pour lui aider de fermer diligemment la porte, ce qu'ils firent, il alla à l'heure ordinaire dans l'église pour sonner matines, et passant devant l'autel de saint Michel, selon son ordinaire, avec peu de respect, il aperçut derrière lui trois anges en forme de pèlerins, d'une contenance fort dévote. Cela l'estonna, et appelant un de ses clers ou serviteurs, le reprit d'avoir enfermé ces pèlerins, et luy donna un soufflet. Le dit clerc ne put jamais apercevoir ces pèlerins, quoique le sacristain les luy monstrast comme au doigt. Le sacristain s'en alla de là à

l'autel saint Michel, pour y accommoder quelque chose, il y reçut un grand soufflet d'une main invisible, qui le prosterna en terre à demi mort. L'abbé, sachant cela, envoya ce moine en l'isle de Chausey, pour y faire pénitence, ce qu'il fit le reste de ses jours qu'il y finit heureusement. » — « On rapportait que saint Michel et les autres anges visitaient le monastère et l'église toutes les nuits. Pour vérifier une coupable doutance ou pour jouir de ce beau spectacle, un chanoine, dans le VIII^e siècle, se cacha un soir derrière un pilier ou dans un coin. Mais, dès que fut venue l'heure où le sommeil a coutume d'enchaîner les membres fatigués des mortels, il fut frappé d'une terreur incroyable par des visions qu'il ne put raconter. Il tomba la face contre terre. Il vit l'église inondée d'une clarté ineffable, et l'archange saint Michel comme se promenant autour de l'édifice sacré. La Vierge et saint Pierre l'accompagnaient. Il entendit saint Michel lui dire : « Lève-toi et sors de cette église, et satisfais comme tu pourras. » Sa frayeur fut si grande qu'il ne put raconter autre chose, et il trépassa au bout de trois jours. »

Le chœur de cette église est la partie la plus récente, mais aussi la plus artistique et la plus belle. On signale surtout la charmante fenêtre carrée du milieu. Il appartient à ce gothique amaigri qui se joue dans le luxe et la fantaisie, à ce style que les

Anglais appellent perpendiculaire, parce que chez eux il file droit, coupé par des barres droites; que les Français appellent flamboyant, de l'éblouissante effusion de ses lignes sinueuses comme des flammes; que les Espagnols appellent orfèvrerie, de la finesse et du luxe de la ciselure. Ce chœur peut passer pour un des modèles du genre, et si ailleurs ce type s'altère en s'amaigrissant et en se contournant, il garde ici de la grandeur, de la sobriété, de l'aspiration. Mabillon admirait cette apparence de fragilité dans la force, essence de l'art gothique : « *mirum est ut tam delicatum opus tam diuturno tempore ventorum procellis resistere potuisse.* » Maximilien Raoul constate le caractère religieux de cette architecture, lorsqu'il dit : « J'y croirais encore respirer l'encens, alors que je n'y verrais plus seulement une croix. » Toutefois on respire là le parfum d'une religion libre, élevée, céleste, tandis que dans les cryptes on est sous l'empire de mystères redoutables, et comme dans la région des mondes de colère et de châtiment; et dans la nef romane, on reconnaît le caractère d'un culte grave, simple et austère. « Le flamboyant du chœur, châtié, pour ainsi dire, par la dureté de la matière, produit un effet très-agréable à l'intérieur et à l'extérieur, dit M. Petit, dans ses *Archeological studies*.

Dans ce chœur tout est élégance et harmonie : trois lignes d'arcades, toutes différentes, le divisent hori-

zontalement, triple étage, bâti par trois abbés, l'œuvre du cardinal d'Estouteville en bas, vers 1421, l'œuvre de Guillaume de Lamps au milieu, l'œuvre de Jean de Lamps au haut. La première ligne est formée de simples ogives, aujourd'hui remplies ; le triforium se compose de fenêtres carrées à jour remarquablement belles, fleuries d'une balustrade trifoliée et divisée en trois par des meneaux effilés : c'est la tracerie la plus travaillée et la plus originale. Au-dessus règne une frise fouillée de dessins capricieux, comme au-dessous circule une frise plate, en pur style de la Renaissance. Ce style n'a laissé son empreinte dans ces édifices que dans cette légère guirlande, et dans le portique à fronton qui introduit dans l'église du côté du nord. La troisième zone ou clerestory est formée de fenêtres ogivales, faites sur le type de la première ligne. La voûte porte les armes des abbés constructeurs, avec l'écusson de l'abbaye, donné ou plutôt complété par Louis XI, et qui est de huit coquilles et de trois fleurs de lys, comme il convenait à une abbaye royale et à un lieu de pèlerinage. Qu'on imagine cette belle abside décorée de ses vitraux, représentant le sacre des rois de France avec les douze pairs, la fondation de l'abbaye, l'effigie du cardinal d'Annebault, qu'on les enflamme aux rayons du soleil levant ; et qu'on dise si dans ce lieu les beautés de l'art n'égalaient pas, pour ainsi dire, celles de la nature.

On comprend que c'était dans l'ornementation de ce sanctuaire qu'on avait accumulé l'art et la richesse. Le maître-autel, qui avait coûté dix mille livres en 1547, devait être une merveille de la Renaissance, et sa splendeur artistique peut se deviner d'après la description que les Souvenirs de Mme de Créquy nous donnent du tabernacle : « Le maître-autel, que recouvre la châsse de saint Paterne, est entièrement revêtu en argent massif, ainsi que le tabernacle et ses gradins qui supportent une belle figure de l'ange exterminateur. Benvenuto Cellini n'a jamais rien produit de plus éclatant, de plus poétiquement chimérique, et de plus finement ciselé que la figure du dragon qui s'enroule et se débat sous les pieds de l'Archange. » Sur cet autel on voyait le grand missel « *nobile missale* » que fit faire à Paris l'abbé Pierre Le Roy, et aux grandes fêtes le calice à deux anses de l'abbé Suppon, insculpté de plusieurs vers latins.

Derrière le simple autel qui s'élève aujourd'hui au milieu du chœur, est un groupe en plâtre de l'archange et du démon, d'après Raphaël, cet artiste mi-païen, mi-chrétien, qu'on a appelé le fils d'un ange et d'une muse, et qui s'inspira de l'Apollon du Belvédère, pour représenter saint Michel. Un jour des jeunes gens, quelque peu poètes, dont l'un écrivit aussi son *Mont Saint-Michel*, et qui s'intitulaient les derniers pèlerins, contemplant ce groupe

qui s'élève dans l'église d'une prison, « aperçurent distinctement saint Michel couché et haletant sous les pieds de Satan, qui agitait en vainqueur une lance de feu sur la tête de l'archange.... Et ils voulurent remercier le Père hôtelier qui leur avait expliqué les mystérieux détours du saint labyrinthe, et ils ne virent que la cape grise et le trousseau de clefs du geôlier, et ils comprirent qu'ils avaient fait le dernier pèlerinage au Mont Saint-Michel, »

Aussi les populations voisines, revenant à l'antique légende, croient que l'Archange a fui à tire d'ailes son monastère, et l'a abandonné au génie du mal qui l'avait bâti. L'archange d'or est tombé : des ailes sombres et noires, aux mouvements mystérieux l'ont remplacé ; Dieu avait rappelé le prince de ses anges, comme le dit la chanson de Roland, dans un sens analogue :

Dieu tramist sun angle cherubin
Et seint Michel del péril.

Des vers récents ont exprimé l'idée de la légende :

On dit que de ce mont l'archange tutélaire
Laisa tomber ces mots du céleste séjour :
« Mont que j'avais paré d'un rayon de ma gloire,
Sur ton sommet aigu mon culte est de l'histoire,
Adieu !... l'ange déchu sur toi règne à son tour. »

Les temps sont accomplis : l'abbaye est une prison. Toutefois une autre ère a commencé pour ce

groupe harmonieux d'édifices et ce monde de souvenirs. Si le pèlerin de la foi n'y vient plus prier, ceux de la science y affluent de tous les points du monde. Depuis que la montagne n'est plus un monastère, elle est devenue un cycle littéraire et archéologique, comme sous ses voûtes s'était formé un cycle de religion, et jusqu'à un certain point de poésie. Le Mont a produit toute une bibliothèque d'œuvres *micheliennes* et a inspiré une vaste épopée, écrite comme l'épopée antique, par de nombreux rhapsodes et de savants conteurs.

En effet, les temps étaient bien changés, et ce chœur, paradis du moyen âge, était transformé en atelier : dans cet angle, sur ce bénitier, travaillait Mathurin Bruno, le sabotier qui prétendit être Louis XVII, et qu'une chanson de Béranger a immortalisé.

Il devait y avoir dans cette partie de belles œuvres de sculpture en bois, puisqu'elle était ornée de stalles, de lutrins, de sièges de célébrants, de balustres, faits pour la plupart dans les bons temps. L'aigle servant de lutrin était de 1488 ; les stalles dataient de 1389, et étaient l'œuvre de P. Le Roy dont elles portaient les armes : « Il fist oster les chaises du chœur qui estoient fort simples et trop vieilles, faisant mettre au lieu celles que nous y voyons à présent qui tesmoignent assez qu'il y avoit d'excellents ouvriers dans ce temps-là. » C'est dans ces stalles

que s'asseyaient les chevaliers de Saint-Michel, d'après ce statut de l'ordre : « Il y aura siège au chœur pour lesdits chevaliers. » Les sièges des célébrants étaient les plus anciens, c'est-à-dire du xiii^e siècle, construits par l'abbé G. du Château ; mais ils furent refaits en grande partie, et on remarquait « les bancs et sièges des célébrants, en forme d'impériale, proche le grand autel, coustant trois cents livres, l'impériale du bâton du chantre, la belle crosse de dix mille livres que voulut vendre l'abbé Artur de Cossé, et les candélabres avec ces mots : « Recours à Dieu. » La chaise abbatiale était près de la grille de fer, que fit poser en 1630 le prieur G. de Fiesque. Avant le dernier incendie, un tableau des chevaliers défenseurs du Mont était placé près de cette grille, avec une inscription en style du temps, 1823 : « M. Esmangard, préfet de la Manche, a fait rétablir ce monument national. Il en fait hommage aux descendants de ces braves gentilshommes. Il lui donne pour sauve-garde l'honneur français. » Voici les restes des deux espèces de peintures qui décorent ce lieu, des peintures murales de la Renaissance, et des tableaux encadrés. Ces derniers, maltraités par le temps et le feu, furent faits par un moine convers, Jean Loiseau, et suspendus aux piliers du chœur vers le milieu du xvii^e siècle. Les chapelles latérales du pourtour étaient ornées de tableaux par le même religieux.

Voici un saint Louis en costume royal à la Louis XIV, une sainte Hélène. Il y en avait un plus ancien, dont la légende peut donner une certaine idée : « Comment saint Michel occist le démon. »

Les fresques règnent autour de l'hémicycle, sous une délicate frise d'arabesques de la Renaissance, mais bien injuriées par le badigeon dont un savant antiquaire, M. Mangon-Delalande, les a débarrassées. Elles représentent le mariage de la Vierge, l'expulsion du paradis terrestre, Adam condamné au travail, le meurtre d'Abel, la visite de sainte Anne, la mort du Juste, la vision de l'Apocalypse, avec la date de 1543, saint Jean suivant le Christ, la fuite en Égypte, l'arbre de Jessé. La sculpture chromatique, ou les tableaux en relief peints, tiennent le milieu entre ces deux espèces de peintures : les uns, comme la barque des âmes, assez ancienne, ont un caractère symbolique et naïf, comme un autre qui a disparu : « Il y avait un relief, dit M. Raoul, peint en bronze par les Vandales. Cet ouvrage est assez fin, très-bien composé et passablement dessiné. » Il représentait la scène de saint Aubert avec l'enfant. Les autres, les quatre Évangélistes, avec leur vigueur, la splendeur de leurs costumes, leur symbolisme à la fois poétique et hiératique, leur figure intelligente ou inspirée, sont une œuvre vraiment magistrale, dont on regrette d'ignorer l'auteur.

Autour du chœur règnent des chapelles d'un

prismatique plus avancé, caractérisé par des nervures très-saillantes et des pendentifs très-retombants ; mais il faut crever par la pensée ces cloisons qui bouchent les arcades, pour plonger dans leurs profondeurs et se faire une idée de la basilique entière.

Après cette étude des parties anciennes et cette évocation du passé, pour ainsi dire, on sent le besoin de savoir quels sont les usages actuels de cet édifice.

La nef est le réfectoire des prisonniers, et le collatéral du midi le réfectoire des jeunes détenus ; le tour des Chapelles forme une suite d'ateliers qui se sont appelés les Aloës, parce qu'on y fabriquait des chapeaux de femme en aloës. Le transept du sud renferme une pompe qui puise à la grande citerne ; celui du nord était naguère un atelier ; la croisée, dans la forêt de sa charpente, cache un petit orgue qu'un directeur y plaça comme une voix salulaire à l'âme prisonnière, et le chœur sert à l'office qu'y célèbre le chapelain de la maison. Cette chaire est destinée à la prédication, ou à la lecture qu'y fait un des détenus.

On sort de la basilique pour descendre au souterrain des Gros-Piliers, par une porte de la Renaissance toute empâtée de badigeon. On a devant soi une pièce qui est le prétoire, ou tribunal de justice disciplinaire, et l'école, autrefois la bibliothèque, construite en 1646 pour le prieur Dom Guillard.

C'est de là que sont sortis ces doctes livres, la plupart éditions bénédictines, que l'on voit à la bibliothèque d'Avranches avec l'inscription : *Ex libris sancti Michaeli in periculo maris*. C'est là que se faisaient les cours de rhétorique, de théologie et philosophie mentionnés dans les annales du monastère. Au point de vue de l'art, sinon de l'effet, la crypte des Gros-Piliers est le plus beau souterrain du monastère : dix piliers ronds, dont quelques-uns ont quinze pieds de diamètre, supportent cette belle abside que les moines appelaient le Grand Œuvre. De larges nervures prismatiques se ramifient sur une voûte ténébreuse et cinq chapelles s'enfoncent dans les profondeurs des pourtours, jadis éclairés de lampes perpétuelles, qui ressemblaient à des étoiles sous la voûte d'un ciel noir. C'étaient celles de Notre-Dame-sous-Terre, de Saint-Aubert-sous-Terre, de Saint-Benoît-sous-Terre. La première s'appelait encore Notre-Dame des Trente Cierges. « Il n'y a que des moines et des bénédictins, dit Mme de Créquy, qui puissent avoir entrepris et fait exécuter une conception si savante et si grandiose. On parle toujours de la *Diplomatique* des Bénédictins français, de l'*Art de vérifier les dates*, etc.; mais il m'a toujours semblé que le grand œuvre des bénédictins était leur abbaye du Mont Saint-Michel. » Cette crypte est l'œuvre de l'abbé André de Laure, en 1421 ; son successeur, G. de Lamps, y superposa l'étage supérieur, et Jean

de Lamps fit parachever depuis le haut des premières vitres du circuit jusqu'à la dernière ardoise de la couverture.

Maintenant le visiteur va commencer l'ascension au clocher, et des entrailles de la terre va s'élever jusque dans la région moyenne des airs.

De ce souterrain, un escalier, vrai chef-d'œuvre de coupe et d'agencement, conduit sur le Plomb du Chevet ou Tour des Chapelles, et par ces lucarnes, qui peuvent encore être des meurtrières, les regards plongent sur le Grand Escalier et sur les Exils, aux fenêtres desquels vous apercevez peut-être quelque prisonnier. Le corps et l'âme respirent dans ce passage de l'ombre à la lumière, quand vous arrivez à cette première halte, au milieu d'une forêt de clochetons, de contre-forts, d'arcs-boutants, toute épanouie et toute fleurie, suspendue à une hauteur prodigieuse au-dessus des grèves et des eaux sur lesquelles les hommes n'apparaissent déjà que comme des points noirs. C'est de là surtout que le Mont, dédaignant dans sa masse et sa hauteur cette petite chose qu'on appelle l'homme, se montre avec ce caractère de forteresse imprenable que lui donnent la nature, l'histoire, les historiens et les poètes. Un poète bas-normand du xvr^e siècle, le Rocquez, de Carentan, dans son *Miroir de l'Éternité*, attribuant la construction du monastère au roi Childebert, en signale la force inexpugnable :

Lorsque régnoit en France Childebert,
 Après Glothaire, au bon évesque Aubert
 Fut démontrée en vision célique
 La grand' puissance et vertu angélique
 Du mont de Tombe, au milieu de la mer,
Mont Saint-Michel où l'on vient réclamer
Aide et secours de lointaine partie
 En Avrancin, aux fins de Normandie.
 Et sur ce mont ce bon roi par désir
 A ses despens fit construire et bastir
 Un monastère et abbaye éminente
Moult décorée en beauté excellente.
 Le mont est haut, bien fermé et très-fort
 Pour résister à l'assaut et effort
 Des ennemis, voire de tout le monde,
 De trahison en ce lieu point n'abonde.

Antoine Halley a célébré cette inexpugnabilité,
 cette *virginité*, dans ses *Épigrammes* :

Mons virgo est unde infernum Deus arcuit hostem.

La plupart de ces clochetons ou n'ont pas
 été terminés ou ont été découronnés dans l'in-
 cendie de 1594, qui détruisit la tour, fondit
 neuf cloches et fit tomber une pluie de métal,
 de pierres et de poutres enflammées sur l'abside.

Une seconde ascension nous conduit par le haut
 de la grosse tourelle-escalier et par un escalier jeté
 comme un pont et qu'on appelle Escalier de Den-
 telle, de sa jolie tracerie à jour, jusqu'au pourtour
 du toit du chœur. De là, par un troisième élan, on



arrive à cette saillie ou parapet de la tour que l'on nomme le Petit-Tour des Fous, parce qu'il ne faut pas être complètement insensé pour tenter de le parcourir, au risque d'un faux pas, du vertige et d'une rafale qui vous précipiteraient à quelques centaines de pieds, à moins que vous ne fussiez déchiré et tué en détail par les aspérités des sculptures et des saillies, comme Jehan de Frolo, dans *Notre-Dame de Paris*. Il faut être absolument fou pour tenter la même chose sur la saillie supérieure : aussi l'appelle-t-on le Grand-Tour des Fous. Cette tour carrée, lourde et massive, avec son granit oxydé, et quelques pilastres, pâle souvenir de la Renaissance, annonce une déplorable décadence dans l'architecture. Elle fut faite en 1609 par les sieurs de la Lucerne et de Sartainville. Elle fait bien regretter la tour fleurie, taillée à jour, à flèche aiguë, terminée par cet archange d'or aux ailes déployées que l'historien de Thou vit à la fin du xvi^e siècle : « *Ad solis radios rutilans.* » Depuis que cette flèche est tombée et que sur un tronçon rasé on a établi la plate-forme d'un télégraphe aérien, le Mont Saint-Michel monumental manque d'élan et d'aspiration. On voudrait prolonger par une pointe cette pyramide tronquée, et faire monter par un élan indéfini la pensée vers le ciel. Si quelque restauration ou embellissement, monumental ou artistique, n'est jamais tenté pour le Mont Saint-Michel, le réta-



son premier

es choses sur
en particulier
ein, la coque,
» Charles No-
a peint l'effet
t Mont Saint-
r la grève de
e à descendre
disque de feu
des traits du
suivant les be-
rs la voûte cé-
d'une terreur
et et se livrait
crépuscule se
le feuillage des
agne, car ces
température,
ians les fentes
cette végéta-
du soleil en-

l'imagination
rivains pour
lien Raoul e
de poétique

au lieu d'être couronné par le drapeau de la tour que l'on
 nous avait fait voir sur les foires, parce qu'il ne fau-
 dra être couronné qu'une seule fois, pour servir de
 modèle à tout ce qu'on fera par suite, du moins
 dans un pays qui a ses peuples si multipliés qu'il y
 a toujours à faire de nouveaux règlements, assez
 élevés et si opposés à la simplicité des
 principes de nos lois, que pour un évêque on a
 vu, dans le diocèse de Luçon, à l'époque de son
 pontificat, un évêque couronné sur son siège, et
 aussi couronné sur le drapeau de la tour des
 tours, dans le même évêché, par un évêque, son
 vicaire, et quelques prêtres, à la vue de
 tous les seigneurs du diocèse, et de
 tous les chevaliers de son vicariat.

Il y a dans ce diocèse, à Poitiers, un évêque
 titulaire par excellence, et un évêque
 qui, tout en étant titulaire, n'est qu'un
 évêque sans *potestas*, c'est-à-dire, qui
 n'a pas de *potestas*. Une fois couronné, il
 n'a plus de *potestas*, et il n'a que le
 titre d'évêque. Le pape a ordonné, à Mo-
 nte-Cassino, en l'an 680, que l'évêque
 titulaire n'aurait que le titre d'évêque
 sans *potestas*, et que l'évêque qui
 n'est que titulaire n'aurait que le
 titre d'évêque sans *potestas*. Ce
 titre est le même que celui des évêques
 qui ne sont que titulaires, et qui ont le
 titre d'évêque sans *potestas*. Saint-M.



blissement de la flèche devrait être son premier objet.

Un écrivain qui a dit de charmantes choses sur ces grèves dans sa *Fée aux Miettes*, et en particulier sur le bivalve qui se cache dans leur sein, la coque, qu'il appelle « la manne de ce désert, » Charles Nodier, dans les *Annales romantiques* a peint l'effet poétique et religieux de la flèche du Mont Saint-Michel : « L'étranger qui arrivait par la grève de Pontorson, quand le soleil commence à descendre vers son couchant, apercevait sur son disque de feu la figure de l'Archange, enveloppée des traits du jour comme d'une auréole, et prête, suivant les besoins du monde, à prendre son vol vers la voûte céleste ou s'arrêter sur la terre. Saisi d'une terreur religieuse, il se prosternait avec respect et se livrait à la prière, jusqu'à ce que les feux du crépuscule se fussent éteints par degrés à travers le feuillage des figuiers et des amandiers de la montagne, car ces arbres, si étrangers à son sol et à sa température, croissent naturellement de tous cotés dans les fentes du rocher ; et il admirait encore dans cette végétation miraculeuse les bienfaits de l'ange du soleil envers son peuple favori. »

Cette flèche devait frapper vivement l'imagination, si l'on en juge par la prédilection des écrivains pour elle. Nous ne parlerons pas de Maximilien Raoul et d'Auguste Luchet qui lui ont consacré de poétiques

descriptions ; nous citerons deux femmes qui en ont parlé avec non moins d'admiration. Mme Colet l'a chantée dans ses *Fleurs du Midi* :

Mais plus haut que le monastère,
La chapelle et le cloître, au ciel
Monte le clocher solitaire,
Et de sa flèche, vers la terre,
S'incline l'archange Michel.

Sur le rivage qu'il protège
Il étend ses deux ailes d'or,
Et, levant sa lance, il assiège
Le démon, au dard sacrilège,
Qui sous ses pieds palpite encor.

C'est l'ange gardien du pilote,
C'est un phare pour le vaisseau ;
Car il domine la plus haute
Des montagnes de cette côte,
Et son regard plane sur l'eau.

Les Souvenirs de la marquise de Créquy s'expriment ainsi : « Le pinacle de l'église est d'un travail si riche et néanmoins si léger, qu'on n'a jamais rien vu de pareil, à moins que ce ne soit dans les gravures anglaises. On voyait reluire au sommet de ce pinacle une grande statue dorée qui représentait l'Archange, et qui tournait sur un pivot d'après la direction des vents. On nous dit que le mouvement et l'agitation de cette image, dont l'épée flamboyante a l'air de défier et d'écarter la foudre, avait quelque

chose de prodigieux pendant les orages et dans cette région de tempêtes. On nous a montré le manuscrit de la prophétie de l'abbé Richard de Toustain qui prédisait la ruine de son abbaye, lorsque la même statue serait renversée. »

On peut douter de l'existence ou de l'authenticité du manuscrit, d'autant plus que le même auteur cite une autre prophétie fort suspecte, puisque Charles IX est le dernier roi de France qui ait fait une visite au monastère : « Louis XV est le premier roi de France à qui on n'ait pas fait faire ce pèlerinage. La prophétie de l'abbé Richard paraît annoncer les plus grands malheurs à la postérité du roi, *qui non rogaris beatum Archangelum, patronum regni Franciæ, in tabernaculo suo*, et ceci jusqu'à la troisième génération. » Quoi qu'il en soit de ces prophéties, sans doute faites après les événements, il est certain que l'imagination populaire s'est beaucoup occupée du Mont Saint-Michel. On disait qu'il y aurait un temps où Satan reprendrait le palais qu'il avait bâti, selon la légende. Ordéric Vital cite ce dicton : « Avoir sur le cœur un poids plus lourd que le Mont Saint-Michel. » On dit encore pour peindre l'excès de la misère : « J'aimerais mieux pêcher des coques au Mont Saint-Michel, » et pour excuser la lenteur dans l'exécution : « Le Mont Saint-Michel n'a pas été bâti en un jour. » Depuis que le monastère est devenu une prison, « avoir été au

Mont Saint-Michel, dit d'une certaine façon, est une grave injure.

Ce clocher découpé de roses qui laissaient passer la lumière, laissait aussi passer les joyeuses volées de neuf cloches qui formaient un bel accord, « *campanis suave sonantibus.* » Leur chant solennel se répandait dans ces espaces immenses et ces régions élevées, portant sur ses ailes la prière aux pèlerins ou l'espérance aux égarés. Une de ces cloches, sans doute la plus robuste et la plus grave, s'appelait Rollon, et un antiquaire la fait remonter à 1047 : c'était du moins un symbole et une marque de reconnaissance, car ce prince avait été un des bienfaiteurs de l'abbaye. C'était la voix guerrière du monastère; on la sonnait pour rallier les vassaux de Saint-Michel, quand, des hauteurs du Mont, on apercevait dans le lointain les ennemis. Après cet incendie néfaste de 1594, qui a décapité la pyramide architecturale et coupé sa fleur la plus haute et la plus épanouie à ce puissant arbre monumental, il n'y eût plus que cinq cloches. Une flèche quelconque termina le Mont Saint-Michel; mais elle fut rasée en 1796, pour recevoir le télégraphe qui vient d'en descendre à son tour, démoli par cette rapidité de découvertes dans le monde matériel, qui explique peut-être, sans en détruire la mélancolie, la fragilité de nos modernes établissements. En outre, un télégraphe aérien était encore un objet pittoresque,

un élément de vie dans le paysage; il a été remplacé par un fil rampant et invisible. Toutes ces choses sont dans les voies providentielles, sans doute; mais on ne peut nier que l'aspect des œuvres humaines ne soit profondément modifié par cette simplification que la science traîne partout après elle. Quand le visiteur est arrivé à la plate-forme du télégraphe, il sent peut-être, s'il est jeune, le désir d'ajouter son nom, dans un intérêt de cœur ou de vanité, aux centaines de noms gravés sur l'ardoise ou sur le plomb; et s'il est hardi, il conçoit la pensée de faire sur cet étroit rebord, le tour de la pyramide, justement appelé le Grand-Tour des Fous. Toutefois il peut la concevoir et la manifester sans crainte: le gardien qui le guide l'empêchera d'en tenter l'exécution. Il faut déjà avoir une bonne tête pour ne pas être pris de vertige en regardant sur l'abîme hérissé qui semble vous appeler d'en bas. Quant à descendre le long de la corde de fil de fer du paratonnerre, c'est une fantaisie que l'on a vue se réaliser une fois, mais que sans doute on ne reverra pas.

Plus haut il n'y a plus que la cage vide du télégraphe, et le paratonnerre à la place de la girouette qui portait l'Archange d'or. On voudrait prolonger encore cette cime, et par une flèche aiguë, symbole de l'infini, faire monter la pensée vers le ciel. On pense à la poésie si connue de Longfellow, et l'on s'écrie involontairement: *Excelsior!*

A cette hauteur vertigineuse, on éprouve le besoin de contempler l'immense paysage que l'on domine, et de se rendre compte des objets et des lieux principaux qui surgissent dans ce cercle qui n'a de limites que le ciel.

D'abord c'est l'abbaye hérissée de tours, de clochetons, de tourelles, et surtout le chœur où se sont concentrées les complications de l'art. Selon les points de vue de l'imagination, ce chœur est une forêt épaisse du moyen âge, où les contreforts forment des arceaux de feuillage, où les arbres sveltes ou énormes sont brodés de festons et de fleurs grimpantes, forêt pleine de chiens, de loups, de dragons et autres animaux fantastiques, et où volent les corbeaux et les faucons. C'est un gigantesque échiquier fouillé par un ciseau puissant, où le Grand Escalier représente le roi ; la tourelle des Corbeaux, la reine ; les clochetons, les pions ; la flèche, la tour ; c'est encore, si un nuage de brouillard, l'isolant de sa base, la porte mollement dans l'air, c'est une cité céleste, comme celle qu'un mystique sculpteur a représentée au-dessus de l'Agneau, dans un angle du cloître, ou bien encore, comme le rêvait Max. Raoul : « la nuit, cette colossale merveille semble avec ses tourelles, ses aiguilles et sa haute tourelle au chevet, à un cerceuil gigantesque dont le luminaire fume encore dans l'obscurité, sous l'abside étoilée d'un ciel bleu, entre deux nuages déchirés par le vent, qui enve-

loppent la lune, comme la fumée d'encens la lampe d'une basilique. »

Sous l'ombre et la protection de la forteresse-abbaye s'étale aux flancs de la montagne la ville, une bourgade du moyen âge, irrégulière et tortueuse, dont les jardins profonds, fosses de verdure et de fleurs, se resserrent comprimés par la ceinture des remparts.

L'église paroissiale s'élève à peine au-dessus des autres pignons, et ne se reconnaît guères qu'à la ceinture de peupliers qui encadre son cimetière verdoyant. La ligne sinueuse des remparts contraste d'un côté avec les aspérités et les déchirements de la montagne qui se voient de l'autre côté, par où la vague et le vent marin ont entr'ouvert son sein.

Les bruits de la ville n'arrivent plus à vos oreilles : l'on se croirait dans des lieux inhabités, si l'on n'entendait frémir et palpiter la prison qu'on a sous ses pieds, et si l'on n'était péniblement rappelé par le battement de son sein oppressé au sentiment de la souffrance humaine.

Ensuite la baie, qu'un poète anglais appelle « blue and savage Norman bay, » grand lac triangulaire ou triangle de sable, qui projette dans l'intérieur des terres et les replis des côteaux deux rivières, canaux étincelants, tantôt grève semée de pêcheurs comme des voliers de goëlands, tantôt mer houleuse, soli-

taire et mélancolique sur laquelle la pensée appelle quelquefois l'animation de la voile ou du panache de vapeur, la grâce du navire et le chant du nautonnier, spectacle qui se montre du côté de l'océan où la voile apparaît blanche comme l'aile de la mouette ou vaporeuse comme dans un rêve. Dans les jours d'été, la baie est semée sur *ses herbues* de troupeaux de moutons, et dans ses parties marécageuses de plantes marines, telles que les polygonum et la criste-marine, végétation qu'un savant archéologue anglais n'a pas oubliée dans son grand ouvrage illustré, M. Petit, dans ses *Études archéologiques* :

« Voulez-vous voir et sentir ce qu'est le Mont Saint-Michel en réalité, allez seul à une certaine distance du sentier tracé, et regardez cette rude pyramide où l'œuvre de l'homme se distingue à peine du roc nu de granit sur lequel il se dresse, s'élançant d'une solitude uniforme de sables mornes sans couleur. Nul autre objet à notre vue que la ligne indéfinie d'une côte éloignée; nul autre bruit qu'un mystérieux murmure, lorsque le vent souffle dans les cristes-marines qui, par intervalles, émergent au-dessus du niveau des sables; si l'influence extérieure peut exprimer un sentiment de la solitude, c'est là. » Puis vous apercevez Tombelaine, le rocher fraternel, morne et solitaire auprès de l'autre Tombe brillante et animée. On pourrait croire que de cet observatoire sublime on aperçoit toujours le même spectacle,

triste par sa grandeur et sa monotonie ; mais, au contraire, c'est un tableau qui varie aux jeux de la lumière, aux mouvements des eaux, aux caprices des vapeurs. Le soleil y produit une succession merveilleuse d'iris, de parhélies, de nimbes, d'échelles de Jacob, de ces crevasses éblouissantes qu'on appelle l'œil de Dieu, et de palais fantastiques de nuages et de brouillards, prodiges que l'art ne pourrait fixer sur la toile, et auxquels on ne croirait pas, si jamais il y parvenait. A la différence de la mer, dont les rivages ne nourrissent qu'une végétation chétive, la baie est bordée de rivages verdoyants et plantureux ; l'arbre et la fleur se mirent dans les eaux, et la frange d'écume vient s'étaler au pied des moissons ; c'est là qu'il est vrai de dire avec Chateaubriand que les Néréides brodent le bas de la robe de Cérès. Dans ces trois quarts de cercle que parcourt le regard sur les rivages de la baie bretonne et normande, il discerne sur un cap lointain, où la mer a découpé des fles, Cancale, épandu sur sa falaise de la Houle, et souvent précédé d'une volée de blanches voiles ; le Vivier, enfoncé dans ses marécages et bordé d'une ligne de moulins à vent, un coin de paysage hollandais ; le mont Dol, un des plus beaux points de vue qui existent, qui élève le tourillon de son télégraphe là où les Romains avaient bâti un taurobole, et qui abrite une église, prieuré où les moines du Mont Saint-Michel écrivaient des vers ; Ros, sur le Coes-

non, la rivière perfide, suspendu à son mur de verdure, correspondant aux rocs de Saint-Jean-le-Thomas, projetés comme une digue pour rétrécir la baie. Voici, parallèlement au Coesnon, le canal Napoléon, destiné à diriger cette rivière dévastatrice, et aujourd'hui marécage sans issue. Voici une ligne de clochers entremêlés de foutelaies et de moulins à vent, la tour en batière de Beauvoir, le bien nommé, le celtique Austriac, le dôme moscovite des Pas, point de reconnaissance pour les navigateurs, l'humble toit en batière de l'église de Moidray, la flèche blanche et fine de Huisnes, et derrière, la foutelaie de Macey et celle du Bois-Chiquot, la tour de Courtils, qui naguère portait un télégraphe. Voici la ligne des mondrins, ou monceaux de sables dessalés, qui frémit à travers les rayons du soleil comme à travers une gaze mobile; voici le dôme de verdure de l'Île-Manière, que dominant le clocher et le village de Saint-Quentin, puis les croupes verdoyantes où repose Avranches; et en avant, dans un triangle de verdure encadré de grèves, l'église du Val-Saint-Père; après, l'estuaire de la Sée, la tour romane de Saint-Léonard, l'église des Genêts, au fond d'une de ces criques de sable qu'on appelle dans le pays des ports, plus loin la tour svelte de Dragey, que salue du large le navigateur, enfin le morne, sombre et nu de Saint-Jean-le-Thomas. Avec une émotion particulière aux spectacles vus des

grands sommets de la terre, chacun cherche ou devine des directions spéciales où s'oriente l'âme, pôles magnétiques du cœur, mystérieux séjours où s'élanche la pensée. C'est avec peine qu'on s'arrache à cette contemplation : on sent qu'on retombe dans la vie, en descendant d'un monde merveilleux. On est mieux disposé à comprendre toute œuvre poétique qui chanterait ces espaces et ces monuments : il n'y en a sans doute pas qui soit plus empreinte d'admiration vraie que celle d'un poète anglais, qui nous semble dignement couronner l'étude et la contemplation de ces lieux :

Une nuit, dans tes murs bien gardés, ô Mont Saint-Michel ! maintenant est plus pour moi que dans les palais arabes tout l'amas de la science légendaire.

Jamais chevalier vêtu de mailles, revenant de Palestine, jamais moine portant sandales, venant de la terre des miracles, avec un cœur plus dévot que le mien, ne traversa tes sables bleus et sillonnés de canaux.

Chefs, rois et hiérarchies en capuchon, d'autrefois, semblaient me tracer la route, lorsque, nu-pieds aussi, semblable à un pèlerin, je m'arrêtai devant tes tours grises.

Tu étais debout, là, roi-ermite de la nature, l'adoration d'un monde qui mettait sa gloire à étaler tout ce qui peut luire de plus riche, tout ce qui peut rayonner de plus brillant.

Tes tours étaient tes gardes : ton trône de renommée était ta pyramide de rochers qui prend son essor vers le ciel, et sur ton front est la riche mitre gothique d'autrefois.

Que les jeunes filles des villages viennent encore sus-

pendre des fleurs à la chasse de l'archange, et que, non blâmées par ma lyre, elles portent dans leur demeure tes coquilles, comme un vif souvenir.

Et moi (laissez sourire les barbes grises) j'emporte les mêmes objets de souvenir.

Adieu, adieu, monuments entassés par le temps.

Adieu, toi, sauvage et bleue baie de Normandie

HISTOIRE.

Il importe maintenant de savoir l'histoire de ces pierres animées par l'art et l'histoire, — *lapides vivi*. — Quels hommes, quels temps, quelles influences ont, pour prendre un mot de Vauban en présence du dôme de Coutances, « lancé ces pierres vers le ciel? » Comment s'est élevé et a vécu ce Mont Saint-Michel? duquel son chroniqueur par excellence, Dom Huynes, a écrit « qu'il peut passer à bon droit comme une des merveilles du monde. »

I. *Maynard* (966-991), premier abbé. Les trente religieux établis par le duc Richard élurent pour chef un religieux sorti de la célèbre abbaye de Fontenelle ou Saint-Wandrille, « qui s'étoit démis de son abbaye pour venir combattre sur ce rocher en qualité de simple soldat, avec les armes de l'obéissance. » Maynard était savant et amateur de livres; il enrichit le monastère de manuscrits et d'ornements. Après avoir gouverné vingt-cinq ans,

il mourut, et Richard vint assister à ses funérailles.

II. *Maynard II* (991-1009). En présence de Richard, les moines lui donnèrent pour successeur son propre neveu, Maynard, « pour estre d'une vie exemplaire et le vrai portraict de son oncle. « Quelque temps après son élection, « Dieu voulut esprouver ses serviteurs qui vivoient en ce mont comme des anges : » le feu prit au bas de la ville et s'éleva jusqu'à l'abbaye, qui n'était encore qu'une réunion de petites cellules autour de l'église. Tout fut dévoré à l'exception, dit notre chroniqueur, de la cellule de Bernehère, où était renfermé le corps de saint Aubert. Ainsi commence cette nombreuse série d'embrase-ments qui feront souvent changer de face le monastère. La reconstruction ne se fit pas attendre, car c'était à qui donnerait à l'abbaye, Geffroy, duc de Bretagne, la princesse Gonnor, le duc Richard ; « c'est ainsy qu'en ce siècle d'or les princes voisins s'animoi-ent à enrichir ce mont. » Du reste, ces malheurs avaient été miraculeusement annoncés : selon Radulphe Glaber, « une comète brilla pendant trois mois de la plus vive clarté, illuminant la plus grande partie de l'air, depuis la nuit jusqu'au chant du coq, chose merveilleuse et terrible. » Ce ne fut pas le seul miracle. Morgot, qui d'évêque d'Avranches était devenu moine en ce lieu, vit le mont enveloppé dans une atmosphère de flammes que nul autre que lui

ne pouvait apercevoir. Telle était dès lors la réputation du Mont Saint-Michel qu'Éthelred, roi d'Angleterre, envoyant des troupes contre la Normandie, leur ordonna d'épargner ce lieu : « *Ne tantæ sanctitatis et religionis locum concremarent.* »

III. *Hildebert I^r* (1009-1017). Maynard, près de sa fin, conseilla à ses frères de choisir Hildebert, dont la *Gallia Christiana* trace le portrait : « *Juvenili ætate floridus, sed acumine vivacis ingenti præclarus, morumque maturitate gravidus.* » L'invention du corps de saint Aubert fut le principal événement de son administration : « Ce bon abbé fut averti pendant trois nuits par un grand bruit, suivi d'une douce mélodie, que le corps de saint Aubert reposait en son logis... Un de ceux qui portoient les sacrés ossements, nommé Hildemannus, entrant en doute de la vérité de ces reliques, tomba soudainement par terre et y demeura jusqu'à ce qu'il eust confessé sa faute, et le corps qui estoit devenu si pesant qu'on ne le pouvoit porter reprit sa légèreté naturelle. »

IV. *Hildebert II* (1017-1023). Sous cet abbé, neveu du précédent, Richard II fit célébrer au Mont son mariage avec Judith, princesse de Bretagne, et fit commencer une église « superbe et magnifique, ainsy qu'elle se veoit à présent, » c'est-à-dire les gros piliers, qui ont disparu depuis, et les voûtes du côté de l'ouest, et la nef actuelle.

V, VI, VII. *Almod, Théodoric et Suppon* (1023-1048). Almod, du Maine, fut transféré par le duc Robert à l'abbaye de Cerisy. Théodoric, abbé de Jumièges « gouverna quelques mois par la loy d'amour et mourut le même jour qu'Almod. Suppon, de Rome, enrichit l'église d'objets sacrés, et la bibliothèque de livres. Dom Huynes le traite assez mal : « Les religieux trouvèrent en luy une pierre d'achoppement... Ses plus glorieux employs estoient de prodiguer les biens de l'abbaye et d'enrichir ses parents. Il rendit le Moulin-le-Conte, ce qui irrita tellement ses moynes qu'il fut obligé de se retirer. » C'est sous cet abbé que le monastère reçut un présent glorieux, l'abbaye du Mont Saint-Michel de Cornwall, du don d'Édouard le Confesseur.

VIII. (1048-1060). Le duc Guillaume pourvut de l'abbaye Radulphe de Beaumont « et plus pour sa haute naissance que pour ses mérites. » Il fit les quatre gros piliers et la voûte de la grande tour, et mourut au retour d'un voyage à Jérusalem.

IX. (1060-1085). Ranulphe, abbé remarquable, fut élu par ses confrères; « il fit achever la nef et faire les galleries et murailles du chasteau du costé du septentrion et le charnier des moynes sous la grande église. » Il eut beaucoup d'ascendant sur Guillaume, qui reconnaissait que sa victoire la plus signalée avait eu lieu un jour de Saint-Michel. L'abbaye lui envoya en Angleterre, après son couron-

nement, six gros navires et plusieurs moines qui devinrent abbés dans ce pays.

X. *Roger I^r* (1085-1102). Le duc-roi fit recevoir abbé, Roger, son chapelain. Quand la guerre civile éclata entre les trois fils du Conquérant, Henri se réfugia auprès de cet abbé. Délivré de la guerre, Roger fit refaire une grande partie de la nef, qui était tombée. Par suite de différends entre lui et ses moines il fut obligé de se retirer; « il ayma mieux céder avec infamie son baston pastoral que rechercher avec impiété sa justification. »

XI. *Roger II* (1106-1123). Après une vacance de quelques années, Roger, prieur claustral de Jumiéges, fut pourvu de l'abbaye par Henri II : « L'esclat de ses vertus, comme d'un soleil à son apogée, dissipa les nuages élevés du temps de son prédécesseur. » Sous lui l'église et les lieux réguliers furent consumés par le feu du ciel, et un seigneur puissant, Thomas de Saint-Jean, envahit les terres du monastère, mais finit par se soumettre et se reconnaître l'homme de saint Michel. La grande gloire de Roger, ce sont ses magnifiques constructions, c'est-à-dire tout le corps de la Merveille. Mais « cet esclat de vertu estoit insupportable aux yeux chassieux. » Un officier du roi l'accusa de retenir injustement une terre, et le roi le relégua dans son ancien monastère de Jumiéges.

XII. *Richard de Mère* (1123-1131). Le roi-duc pro-

posa un religieux de Cluny, Richard de Mère, « *Pene laicus*, dit la *Gallia*, et, comme dit Dom Huynes : « Plus considérable pour sa noblesse que pour ses vertus, veu que ses desportements paroissent plutôt d'un courtisan que d'un moyne... Il endepa beaucoup le monastère. » Aussi les religieux l'accusèrent-ils devant le roi, et il fut obligé de se retirer. La seule construction de cet abbé fut la cuisine.

XIII. *Bernard* (1131-1149). Bernard le Vénérable fut mis à sa place par le roi. Religieux du Bec, il est qualifié de « *vir sapientissimus, dissertissimus et nimix eloquentix.* » Après la réforme morale du monastère, il s'occupa des constructions : il fit réédifier une partie de la nef vers le nord, que l'abbé Roger n'avait pu finir. Il éleva la tour sur le transept. Il était aidé par les libéralités du roi Henri. Après la mort de ce prince, « une bande de canailles » dit Dom Huynes, *quidam sine lare*, selon la *Gallia et debacchatio furentium*, selon Robert du Mont, vinrent incendier le Mont Saint-Michel : la Merveille et l'église furent seules épargnées.

XIV. *Geffroy* (1149-1150). Bernard n'était pas encore déposé sous le pavé de l'église que les moines avaient procédé à l'élection d'un des leurs, Geffroy, « pour ses bonnes qualités-et haute suffisance. » Mais Henri II n'avait pas été consulté : il fit saisir les biens de l'abbaye et tira de l'abbé « une immense somme de deniers. » Le monastère s'endetta pour

garder sa paix avec le souverain. Geoffroy ne souffrit pas longtemps : « Se voyant enfin affranchi de tant de disgrâces, la mort lui fist payer le tribut qu'il devoit à la nature, ayant gouverné un an et quelques mois.... » Interrègne. Les moines nomment Richard de la Mouche. Le roi, indigné de n'être pas consulté, fait piller le monastère. Alors les moines élisent Robert Hardy, « homme libertin et sans vertu... ni moine, ni séculier. » Richard de la Mouche, soutenu par Richard de Subigny, évêque d'Avanches, se rend au tribunal du Pape; « mais Dieu regarda cette abbaye tant affligée d'un oeil de miséricorde, et les cita tous trois devant son tribunal. » Ces abbés ne figurent pas dans les chartes du Mont, parce qu'ils n'exercèrent pas les fonctions attachées à ce titre, et, dit Dom Huynes, « si l'on observait la même chose, peu d'abbés de ce temps mériteroient y avoir lieu. »

XV. *Robert de Thorigny ou du Mont (1154-1186)*. Il fut le plus illustre abbé du Mont Saint-Michel, d'où il tira son nom historique, Robert du Mont, l'ami et le confident du roi, « *Vir genere, ingenio et virtute clarus.* » Prieur claustral à l'abbaye du Bec, il fut élu à l'unanimité: « Le ciel le destinoit pour resplendir comme un soleil après tant de ténèbres, pour estre le restaurateur de cette abbaye, le miroir des prélats et l'ornement de son ordre.... Il se fit estimer des papes, chérir des roys, reverer des moynes,

et généralement aimer de tous. » Le pape Alexandre III l'appela au concile de Tours. L'an 1156, l'archevêque de Rouen, les évêques de Bayeux, Coutances, Avranches passèrent quatre jours avec lui « sans pouvoir le quitter, tant sa conversation estoit sainte et agréable. » Le roi Henri l'honora trois fois de sa présence, et l'an 1158 il dina au réfectoire avec lui et ses moines. Il vint encore cette année-là avec Louis VII, roi de France. Robert fut le parrain de l'enfant du roi Henri et de la reine Aliénor. Le roi lui conféra le commandement de Pontorson, et par là il mérita le nom de *vir duplicis virtutis*. Il fonda à Caen, pour les études de ses moines et pour les pèlerins, le collège du Mont, dont il y a encore des restes curieux derrière la Préfecture. Il augmenta de vingt-et-un le nombre de ses religieux et il en eut toujours soixante. Sa double gloire au Mont fut celle de constructeur et de savant : « Nous le reconnaissons pour auteur de tous les édifices dessus et dessous la chapelle Saint-Etienne, de ceux de cette chapelle jusqu'au Plomb du Four. Il fist bastir le dit Plomb du Four, toutes les autres voûtes et bastiments inférieurs, la longue voûte nommée le Pourmenoir, celle de dessous, la grande salle appelée le Vieux Dortoir; de plus, il fist construire deux hautes tours au bout de l'église sur le dit Plomb du Four. » Il reçut le nom de grand *libraire* du monastère, qu'il fit nommer la

Cité des livres. Il reçut l'hommage du seigneur de Fougères, qui devait venir sonner le premier coup de cloche le jour de la Saint-Michel, jusqu'à ce que les serviteurs de l'abbaye missent la corde de sa main. » Henri d'Huntingdon l'appelle « *tam divinatorum quam secularium librorum studiosissimus inquisitor et conservator.* » Il apporta en Normandie le premier Pline, qu'il tira d'Italie, et il écrivit le *Prologus Roberti abbatis in Plinium qui ipsum librum in Normanniam advexit et corruptum correxit.* Ce manuscrit, qui passa à Saint-Germain, doit se trouver à Paris. On connaît ses principales œuvres qui ont survécu : *Accessiones ad Sigebertum; Chronicon seu Appendix ad Sigebertum; Gesta Henrici II; Tractatus de immutationibus monachorum; De abbatibus et abbatibus Normaniz; Commentarii in Epistolas B. Pauli; Acta conc.; Bellum Sacrum Christ. principum; De suis temporibus; de Gestis Walavici et Marodoci.* Robert passe pour l'auteur du beau cartulaire qui est à Avranches. Il y en a un autre à la Bibliothèque impériale. Il mourut en l'an 1186 : « son esprit se détacha de son corps pour aller jouir de la vie bienheureuse avec le saint Archange, dont il avoit si honorablement gouverné l'abbaye l'espace de trente-deux ans. »

XVI. *Martin* (1187-1191). Un moine du Mont, Martin, lui succéda. Il ne fit que passer, mais en faisant le bien : « suivant les traces de son prédéces-

seur et maistre, il fist paroistre sa générosité retirant quelques biens des mains de certains seigneurs. »

XVII. *Jourdain* (1191-1212). Un religieux du Mont, « vrai disciple de l'abbé Robert, » fut élevé, par l'élection, à la dignité abbatiale, Jourdain, « qui gouverna avec une merveilleuse prudence.... » De son temps, le Mont fut saccagé par Guy de Thouars, qui passa les habitants au fil de l'épée et mit le feu aux maisons. Il ne put pénétrer dans le monastère, mais la flamme en gagna les édifices et les consuma en grande partie. C'était le quatrième incendie. Philippe-Auguste envoya à Jourdain une forte somme pour réparer ces malheurs; cet abbé n'en put venir à bout : il mourut après avoir refait le dortoir, le réfectoire et les cellules.

XVIII. *Radulphe des Iles* (1212-1218). Cet abbé, dont le surnom indique qu'il était né dans les Iles normandes, fut élu par les religieux qui, fidèles à leurs privilèges, repoussèrent l'intervention de l'évêque d'Avranches dans cette élection, et ne l'admirent dans leur église que pour faire ses dévotions. Radulphe gouverna en paix pendant seize ans.

XIX. *Thomas des Chambres* (1218-1225). Cet abbé, ainsi appelé des Chambres, paroisse des environs d'Avranches, moine toujours livré à la prière, élu par ses confrères, n'a laissé que le souvenir de sa piété : « préférant les délices de la solitude aux appas

trompeurs du grand monde, il tascha plus de se rendre agréable à Dieu qu'aux hommes.... Conduisant son troupeau dans une grande retraite, il prit Dieu seul pour tescmoin.... Sa bënîte âme quittant le corps alla jouir des grandeurs préparées au ciel à ceux qui ont voulu paraître petits en terre, l'an 1225. »

XX. *Radulphe ou Raoul de Willodieu (1225-1236)*. Cet abbé révéla « ses excellences, qui jusqu'alors avoient demeuré cachées, estant simple religieux. » Sa grande gloire est d'avoir bâti le cloître du monastère, en 1226. Il eut à résister aux prétentions de l'évêque d'Avranches, G. d'Ostilly, « lequel, comme un ennemy juré du monachisme, fit de grands esclandres aux privilèges de cette abbaye. » Raoul conserva les droits de son monastère.

XXI. *Richard Toustain (1236-1264)*. Il succéda par droit d'élection. Il obtint le premier du pape le droit de porter la mitre : « Il fut si libéral de bënédiction, que non content de les donner dans les divins offices, il bënissoit le peuple dans les places publiques, dans les villes et les chasteaux.... Il fit faire une mitre fort belle, toute couverte de perles, ainsy qu'elle se veoit encore en la thrésorerie, et se voyant ainsy coiffé à la mode.... Ce qui ne dura guère. » Sur les réclamations des évêques, ce privilège de bënir fut retiré aux abbés. Toustain fit construire Belle-Chaise, l'ancienne façade du châ-

teau, aujourd'hui la salle des Gardes. Il vécut en assez mauvaise intelligence avec ses moines, ce qu'on reconnaît à la malicieuse rancune de notre chroniqueur.

XXII. *Nicolas Alexandre* (1264-1271). Ce fut un abbé semblable à Thomas des Chambres. « Il fut élu par ses confrères, pour porter la mitre, lequel, préférant les délices de la solitude au faste extérieur, n'a laissé autre mémoire de luy, sinon que son nom est inséré en la liste des abbés de céans, portant qu'il vescu sept ans en cette dignité, après quoy il fut inhumé en cette église. »

XXIII. *Nicolas Faingot* (1271-1279). Cet abbé passa également obscur. On oublia même où il avait été enterré.

XXIV. *Jean le Fae* (1279-1299). « Ce qu'on en peut dire, c'est que ses plus sérieux emplois ont paru dans son économie, dans son entregent et modeste extérieur, qui charmoit par ses attraits les plus grands seigneurs du pays, les rendit libéraux de plusieurs belles terres. Je trouve ses acquêts assez considérables. »

XXV. *Guillaume du Château* (1299-1314). « Nos manuscrits louent beaucoup la prudence de cet abbé qui esclata à gagner les bonnes grâces du roi Philippe le Bel, et à restaurer les ruines qui arrivèrent au commencement de sa prelatrice. » L'an 1300, la foudre écrasa l'église ; mais six ans après, le

désastre était réparé. C'est de son temps que Philippe le Bel vint en pèlerinage au Mont Saint-Michel, et y apporta des reliques et que Tiphaine Ragueneu, épouse de Bertrand Duguesclin, celle que ses connaissances avaient fait surnommer la Fée, vint habiter le Mont. « Ledit Bertrand l'y amena et luy fist bastir un beau logis vers le haut de la ville. »

XXVI. *Jean de la Porte* (1314-1334). « Il parut sur le théâtre de nos abbez, par le choix de ses confrères, sous lequel Philippe le Bel fist paroistre l'importance de cette place, par la garnison qu'il y establit dans la demeure des portiers. »

XXVII. *Nicolas le Vitrier* (1334-1362). Cet abbé, natif du Mont, fut le premier qui posséda le titre de capitaine du lieu. De son temps, il y avait quarante moines, et il ne pouvait y en avoir davantage, à cause de la difficulté de faire venir les provisions. Un sixième incendie allumé par la foudre désola le monastère.

XXVIII. *Geoffroy de Servon* (1363-1386). « Les nostres, par l'effroy des armes angloises, recherchant un chef qui fust autant capable de commander aux religicux en qualité d'abbé qu'aux soldats en qualité de capitaine, jetèrent les yeux sur Geoffroy de Servon. » L'an 1374, le feu du ciel tomba sur l'église, les dortoirs et les maisons de la ville : c'était le septième incendie : « Geoffroy fist tra-

vailer jour et nuit aux réparations, se comportant comme les soldats de l'Ancien Testament, tenant toujours la truelle d'une main et l'épée de l'autre. » Il fit bâtir la chapelle de Sainte-Catherine.

XXIX. *Pierre Le Roy* (1386-1410). « Ce fut un trait d'une haute sagesse aux religieux de ce mont d'avoir esleu Pierre Le Roy qui, pour l'éminence de son savoir, la maturité de ses conseils et pour ses vertus, eust sans contredit mérité d'être appelé le roy des abbez pour les charges où il a été eslevé par le Souverain Pontife et par les emplois qui lui ont été commis par le roy de France. » Il fut parmi les abbés, avec Robert de Thorigny, le docte et le bâtisseur. Il s'occupa beaucoup des titres du monastère, rédigea le *Quanandrier* ou le papier rentier et le *Livre blanc*, où il fit transcrire tous les originaux. Il bâtit un local pour les conserver, un chartrier « qui est un des plus beaux et artificieux qui se voyent en France. » Il fit bâtir la tourelle la plus élégante de tout l'édifice, la tour des Corbins et « la belle et forte muraille depuis cette tour jusqu'à Belle-Chaise » ; ensuite une tour carrée qui de son nom s'appelle la Perrine, dans laquelle, ainsi que dans le donjon, qu'il fit aussi construire, il disposa des chambres pour les soldats. Enfin il éleva la bailliverie, l'infirmerie. et plusieurs autres bâtiments dans les métairies. « Charles VI, qui avait reconnu son mérite dans le pèlerinage qu'il avait fait

au Mont en 1393, le continua comme capitaine de la place. Il fit venir Pierre Le Roy à la cour, lui assigna mille livres de rente et le prit pour un de ses conseillers. Le pape le nomma son référendaire. Le roi de France l'envoya plusieurs fois en ambassade en Italie, en Angleterre, en Aragon.

XXX. Robert Jolivet (1410-1444). Jusqu'ici le Mont a eu la gloire religieuse et littéraire : il va recevoir en ce xv^e siècle la gloire militaire, et la gloire insigne d'être resté le seul lieu de la Normandie français et indépendant. Robert Jolivet fut nommé par le pape. Il est l'auteur de l'enceinte militaire de la ville du Mont Saint-Michel, que menacèrent bientôt les Anglais ; mais l'abbé sortit du monastère et alla jouir des biens de l'abbaye avec la permission du roi d'Angleterre. Il vécut dès lors très-obscur et fut enterré à Rouen. En 1421, un septième incendie dévora le haut de l'église et les chaires du chœur. Charles VII vint au Mont déposer une pierre qui était tombée sur sa tête sans le blesser. En 1427, vingt mille Anglais vinrent sous la conduite de lord Scale « avec plusieurs machines espouvantables et divers engins de guerre. » Ils furent repoussés par Louis d'Estouteville, capitaine du Mont, qui commandait ces cent vingt gentilhommes dont les noms sont restés si glorieux. Les Anglais perdirent deux mille hommes. Il resta un trophée de cette victoire, les deux énormes canons appelés les Michelettes, pris

sur les ennemis. Les noms des vainqueurs furent inscrits sur un tableau avec leurs armes dans le chœur de l'église. Charles VII envoya au mont Du-nois pour complimenter les héros.

XXXI. *Guillaume d'Estouteville* (1446-1482). Issu d'une illustre famille, abbé d'un monastère où son frère s'était couvert de gloire, chargé de titres et de bénéfices, cardinal, il nous apparaît comme le plus magnifique des abbés du Mont Saint-Michel ; mais il ouvre cette série d'abbés commendataires qui n'ont guère de sacerdotal que le titre et vivent au dehors des biens du monastère. Il commença à faire rebâtir le haut de l'église « avec tant d'artifice et de magnificence que, si l'ouvrage eût été parachevé, l'église auroit pu passer pour une des plus belles de France pour sa structure, outre que sa situation la rend admirable. » Au temps de cet abbé, Louis XI, qui avait institué l'ordre de Saint-Michel, vint en pèlerinage au Mont en 1462.

XXXII. *André de Laure* (1482-1499). Cet abbé passa presque tout son temps à Paris, sous prétexte d'études, « pour hanter le grand monde, ainsy que les abbés de son temps. » Il orna les fenêtres du chœur de vitraux peints : « C'est tout ce que nous en pouvons dire ; car de la régularité cela n'estoit plus de saison. »

XXXIII. *Guillaume de Lamps* (1499-1510). Cet abbé continua le chœur jusqu'au second étage, fit

faire le Grand Escalier, la plate-forme, dite Saut-Gautier, le logis abbatial, le pont qui conduit du quatrième étage de ce logis à l'église, l'aumônerie, la grande citerne, le moulin à chevaux. De son temps arriva le huitième incendie : la foudre brûla le clocher et les cloches furent fondues.

XXXIV. *Guerin de Laure* (1510-1513). « Il n'a laissé que quelques velléitez de zèle. »

XXXV. *Jean de Lamps* (1513-1523). Suivant l'exemple de son frère G. de Lamps, il continua les travaux du chœur et le termina : il fit mettre à la voûte les armes de France et les siennes. Sa statue fut placée sur un pilier, ce qui a inspiré à D. Huynes cette remarque : « Si après luy nous n'avons eu aucun abbé qui ait porté l'habit de Saint-Benoist, au moins nous pouvons dire que iceluy nous est resté en bosse qui le porte jour et nuit. »

XXXVI. *Jean Le Veneur* (1523-1539). « A peine avoit-il rendu l'esprit, que plusieurs se mirent à courir la poste vers Bloys, où estoit François I^{er}; mais aucun des coureurs n'attrapa la proie, qui estoit réservée à Jean Le Veneur, évêque de Lisieux, qui suivoit la cour. » Cet abbé, le second commendataire, recueillit les fruits de son monastère où il ne vint jamais, diminua le nombre des moines « pour en avoir moins à nourrir, » et ne laissa d'autres marques de son administration que son

écusson qu'il fit mettre à la place de celui du cardinal d'Estouteville.

XXXVII. *Jacques d'Annebault* (1539 - 1558). Se voyant près de mourir, Jean Le Veneur se démit de son abbaye en faveur de Jacques d'Annebault, alors « jeune séculier, son intime amy ; » il ne laissa pas d'autre trace de son gouvernement que son effigie de cardinal sur la vitre du chœur à la place de celle de J. de Lamps.

XXXVIII. *François Le Roux* (1558-1570). Il succéda par nomination royale : « Nous ne sçavons autre chose de lui sinon que notre vénérable abbé vendit la terre de Montruault pour quatre mille livres pour payer une imposition, sans rien diminuer de son revenu... Ledit Le Roux, pour s'exempter d'une grande dépense, transmuta cette abbaye contre celle de Saint-Melaine avec Arthur de Cossé.»

XXXIX. *Arthur de Cossé* (1570-1587). Dom Huy-nes, qui aima tant son monastère dont il défend énergiquement les privilèges dans son histoire, a fort maltraité cet abbé. « Il amena un orpheuvre et fit marché pour la belle croce de dix mille escus. Le prieur s'opposa aux intentions de ce loup ravisant sous le nom de pasteur et se prist de paroles avec ledit Cossé, et dans la chaleur donna un si grand soufflet au vénérable abbé, que le pavé lui en donna un autre, adjoustant que le diable emporteroit plus tôt l'abbé que l'abbé la croce.... Ainsy cette

imposition de main nous a confirmé notre croce. » Arthur n'osait se montrer au Mont et faisait sa résidence dans un de ses prieurés.

XL. François de Joyeuse (1588-1613). Le cardinal de Joyeuse fut pourvu par le roi de cette abbaye à la mort d'Arthur de Cossé. « Nous sçavons qu'il se contenta de toucher les revenus sans rien réparer jusqu'à ce que les ruines crians vengeance au ciel, ne pouvant obtenir de justice en terre, attirèrent sur ce qui restoit d'entier le feu et la foudre qui tombant l'an 1594 sur le clocher de cette église, dont la pyramide estoit une des plus hautes du royaume, elle fut totalement brûlée avec le rond-point du chœur et la couverture et plusieurs débris des murailles. »

XLI. Henri de Lorraine (1615-1642). « Enfin Dieu regardant d'un œil favorable cette pauvre abbaye, inspira le roi Louis le Juste à faire choix d'un personnage qui la devoit remettre en sa première splendeur. » C'est au temps de cet abbé qu'eut lieu l'union du Mont Saint-Michel à la congrégation de Saint-Maur, ou la réforme des abbayes bénédictines. Dès lors l'administration des abbés fait place à celle des prieurs.

1^{er} Prieur : Dom Charles de Malleville (1623-1694). La congrégation de Saint-Maur nomma pour premier prieur Charles de Malleville. « Ce bon père sceut tellement gagner les cœurs de messieurs les anciens

religieux, que chacun d'eux le tenoit pour son père.»
Il fut enlevé pour des fonctions plus élevées.

2° *Prieur* : Dom Placide de Sarcus (1624-1628). Ce prieur administra avec sagesse et activité. Il fit construire le moulin à vent placé sur la tour Gabrielle. Il fut appelé à un plus haut emploi.

3° *Prieur* : Dom Bède de Fiesque (1628-1633). Il fit exécuter beaucoup de changements dans la destination des bâtiments.

4° *Prieur* : Dom Michel Pirou (1633-1636). Ce prieur administra « grandement » le monastère. La congrégation enleva ce prieur, et lui donna pour successeur :

5° *Prieur* : Dom Bernard de Jevardac (1636-1641). C'est de son temps qu'eut lieu, autour de la baie du Mont Saint-Michel, la révolte dite des *nu-pieds*, ou sauniers de l'Avranchin. Le roi donna l'abbaye au commandeur de Souvré.

XLII. *Jacques de Souvré* (1644). Quoique les prieurs fussent les chefs actifs du monastère, beaucoup de faits honorables reviennent à cet abbé commendataire.

6° *Prieur* : Dom Dominique Guillard (1642-1648). Il fit beaucoup d'embellissements, et acquit beaucoup d'objets pour la splendeur du culte.

7° *Prieur* : Dom Charles Rateau (1648-1651). Il marqua son passage par des embellissements et des réparations.

8° *Prieur* : Dom Guillard (1651-1654). Cet ancien prieur reprit la direction du monastère pour trois ans.

9° *Prieur* : Dom Placide Chassinat (1654-1657). « Son extrême douceur, affabilité, agréable conversation, accompagnées d'une vie fort exemplaire, le faisaient chérir et admirer de tous. »

10° *Prieur* : Dom Augustin Moynet (1657-1663). Il contribua beaucoup à orner le monastère, spécialement de peintures, exécutées par un moine nommé Jean Loiseau; « sa vie fut d'un véritable saint. »

11° *Prieur* : Dom Mancel (1663-1666). Le continuateur de dom Huynes dit de ce prieur : « Son naturel estoit assez doux; il s'est comporté fort prudemment et vigoureusement pendant les trois années qu'il a esté prieur de ce lieu parmi les violences de nostre gouverneur de la Chastière. »

12° *Prieur* : Dom Mayeul Hazon (1666-1669). Il soutint courageusement les persécutions de la Chastière, et parvint à en triompher.

XLIII. *Étienne Texier de Hautefeuille* (1670-1703). On ne cite de cet abbé commendataire que sa prise de possession et sa mort.

13° *Prieur* : Dom Jean Godefroy (1671). « Fut transféré céans qui n'y resta fort longtemps pour infirmité. »

14° *Prieur* : Dom Pierre Chéron (1672).

15° *Prieur* : Dom Michel Briant (1678). « Accablé de maladies, demanda sa descharge et en sa place fut mis, »

16° *Prieur* : Dom Philippe Rousseau. « Qui y gouverna le reste du triennal. »

17° *Prieur* : Dom Guillaume de Rieux (1681).

18° *Prieur* : Dom Pierre Terrien (1684). Il se signala par des travaux d'ornementation aux chapelles.

19° *Prieur* : Dom Joseph Aubrée (1687). Il fit réparer la Salle des Chevaliers.

20° *Prieur* : Dom Henri Fermelys (1690). « Qui a commencé l'ouvrage de la Merveille et fait boiser les lieux communs. »

21° *Prieur* : Dom Jean Lorsie (1693). Nous arrivons avec la fin du siècle à la fin de la série des prieurs dans les annales du monastère.

XLIV. *Frédéric Karq* (1704-1719). Jean-Frédéric Karq, baron de Bébembourg, un Allemand, prit, par procureur, possession de l'abbaye du Mont Saint-Michel.

XLV. *Maurice de Broglie* (1721). Charles-Maurice de Broglie reçut du roi la commende du Mont Saint-Michel. En 1777, le comte d'Artois, qui fut Charles X, et quelques mois après le duc de Chartres, qui fut Louis-Philippe, vinrent visiter le Mont Saint-Michel : le premier demanda la destruction de la cage de fer, et l'autre la démolit lui-même.

1776. Prieur, dom Charles Estienne de la Passeig.

Le dernier abbé fut M. de Montmorenc, cardinal-évêque de Metz, qui, nommé en avril 1788, donna sa démission quelques mois après. La Révolution supprima le monastère, et, sous le nom de Mont-Libre, la Convention en fit une prison, où furent enfermés beaucoup de prêtres bretons et normands que les Vendéens délivrèrent en allant au siège de Granville.

En 1811, Napoléon y fit établir une maison de réclusion.

En 1818, elle fut convertie en Maison centrale de détention, ce qu'elle n'a pas cessé d'être en même temps que prison d'État.

TOMBELAINE.

Il s'agit maintenant d'aller à Tombelaine, qui est rattaché par la nature et par l'histoire au Mont Saint-Michel; aussi appelait-on celui-ci *Monasterium ad duas tumbas*. Le trajet est facile, si, par bonne chance, la Sée et la Sélune réunies sont entre la côte et le rocher; sinon, il faut prendre un guide, un de ces pêcheurs qui connaissent la grève comme l'aire de leur maison. Visiter Tombelaine, c'est encore admirer le Mont Saint-Michel; mais chemin faisant, il faut évoquer l'image d'une chose qui sert

de transition entre les deux monts et qui n'existe plus qu'à l'état de souvenir. C'est la croix des Grèves, fameuse dans les pèlerinages et dans les livrets des pèlerins, et qui a été récemment l'objet d'une poétique nouvelle de Mme de la Tour du Pin. La Normandie et la Bretagne ont leur croix des sables maritimes : les Bretons ont leur croix *de la lieue de grève*, et lorsqu'ils disent : « La croix nous voit, » ils sont rassurés sur les dangers des marées.

Les annalistes du Mont Saint-Michel parlent quelquefois d'une croix des Grèves, située « entre le dor-toir des religieux et le rocher de Tombelaine, » dit D. Le Roy. Les pêcheurs en ont gardé le souvenir et la désignent encore sous le nom de croix de Mi-Grève. Quelques-uns prétendent en connaître l'emplacement et en avoir vu la base à nu après le retrait des grandes mers. Pour ceux qui connaissent la profondeur et la mobilité de ces sables, l'érection de cette croix doit paraître un acte de merveilleuse audace, qui devait surtout frapper dans ces siècles crédules qui élevaient toujours l'extraordinaire jusqu'au miracle. Le bénédictin dom Thomas Le Roy parle en deux endroits de son manuscrit, le *Livre des curieuses recherches*, de la croix des Grèves, et nous apprend qu'elle existait dans la première partie du XIII^e siècle, et peut-être auparavant, puisqu'il est alors question de la réparer : « 1249, indulgence plénière à ceux qui contribueront à la réparation de la croix

des Grèves. — 1633, la croix des Grèves a été huit jours couverte. Il est donc certain qu'elle était vraiment au péril de la mer. L'événement auquel on attribue son érection, joint à son nom, confirme cette supposition. Il est ainsi raconté par dom Huynes : « Une fame de Normandie estant fort proche de son jour pour accoucher persuada son mari de venir en pèlerinage en ce mont, ce qu'ils firent avec quelques-uns de leurs voisins. Après avoir fait leurs dévotions, comme ils estoient au milieu des grèves pour s'en retourner, voilà qu'un espais brouillard s'eslève tout à coup et tel que nous en voyons souvent en ces lieux. Ces pauvres pèlerins ne voiant ni ciel ni terre et entendant la mer venir demeurèrent bien espouvantez. Comme ils s'efforçoient de courir, ces efforts et la peur avancèrent l'heure de l'accouchement de cette fame, tellement que les autres la laissèrent à la merci des eaux. Cette fame se voiant ainsy privée de tout secours humain s'adressa à Saint-Michel, le suppliant de la secourir en cette extrémité, ce que fist le saint archange par un moien tout admirable. La mer arrivant fit comme un cercle autour d'elle, de sorte que les eaux s'élevèrent de plus de douze pieds, la laissant à sec, comme au milieu d'un puits; elle enfanta ainsy un fils qu'elle baptiza des eaux de la mer, et estant en aage, se dédia au service de l'Eglise et se fist prestre, venant tous les ans en ce mont pour y offrir le saint sacri-

fice de la messe en action de grâce de telle merveille. »

Cette croix, qui était un signe religieux et un guide dans les pèlerinages, « *peregrinis valde necessariam* » (charte de 1244), fut sans doute détruite par les marées. A la fin du xvi^e siècle, un capucin, appelé le Père Feuardent, fit un livre de pèlerinage, qui nous apprend que de son temps l'ancienne croix avait été remplacée : « Les dévots pèlerins sont avertis qu'on a ôté le reste de l'ancienne croix placée entre Tombelaine et Saint-Léonard, en l'honneur d'un miracle arrivé à cet endroit l'an 1001, en la personne d'une femme grosse, lesquels vestiges n'avaient paru depuis cinquante ans, et sous lesquels on a trouvé une bague d'or aussi éclatante que si elle eût été neuve, laquelle a été mise au Trésor. L'on a fait dresser dans le même endroit une nouvelle croix de cinquante pieds de haut et d'une grosseur à proportion, appuyée de grosses poutres pour résister plus facilement aux flots de la mer. » En 1633, elle existait encore, comme on vient de le voir. Cette croix, que l'imagination redresse sans peine à la surface de ces sables solitaires, signe religieux sur la voie des pèlerins vers la cité céleste, entourée des embûches de la terre et de la mer, merveille ou miracle de construction, « haute de cent pieds, » dit D. Huynes, était de nature à frapper vivement les esprits ; aussi a-t-elle inspiré de nos jours des écrits romanesques

ou légendaires, le roman déjà cité et un autre écrit intitulé : *la Croix des Grèves, légende*.

Le nom de Tombelaine est le diminutif du mot *tumba*, appliqué aux deux monts à cause de leur forme tumulaire : « Il apparaît comme un superbe tombeau ou mausolée eslevé au milieu d'une grève fort spacieuse, » dit dom Huynes du Mont Saint-Michel. Plus petit que ce dernier, surtout moins élevé et d'ailleurs n'ayant jamais eu que des constructions inférieures en masse et en beauté, l'autre mont Tombe a été considéré comme la petite tombe, *tumbella, tumbellana*. Mais il est une autre étymologie, moins certaine, mais plus poétique et presque populaire, fondée sur d'antiques traditions, celle qui explique ce nom par *tombe d'Hélène*. Dom Huynes, tout en gardant une orthographe qui n'est pas exactement d'accord avec son interprétation, se prononce pour la légende : « Le rocher de Tombelaine, dit *tumba Helenæ* en latin, est distant de ce mont environ trois quarts de lieue, au milieu des grèves, comme celui-ci, du costé du septentrion ; il a autant de tour que ce rocher, mais moins de hauteur. Robert Cenalis, évêque d'Avranches, appelle ce roc *Tumbulana*, diminutif de ce mot *tombe*. Mais les bulles des papes le qualifient de *Tumba Helenes* ou *Tumba Helenæ*, en français *Tombe Hélène*, et, par corruption, *Tombelains*. Quelques anciens écrivains de Bretagne ont voulu dire que cette

dénomination vient de la tombe et sépulture d'une jeune princesse nommée Héléne, nièce de Hoel, roi de la petite Bretagne, laquelle fut ravie à ses parents par un certain géant espagnol et transportée sur ce rocher, où il la tourmenta tellement qu'elle en mourut et y fut enterrée par sa nourrice qui l'avait toujours accompagnée. Quoique tels discours ressentent la fable gauloise, toutefois les susdites bulles et provisions, qui ont été expédiées de Rome pour le bénéfice de Sainte-Marie de Tombelaine, semblent leur donner quelque autorité, se servant du nom de *Tumba Helenæ.* »

Dom Huynes ne connaissait pas les poèmes gaulois, nom par lequel le xvii^e siècle désignait tout le moyen âge littéraire, dans lesquels cette histoire est conservée. C'est un de ces poèmes de notre Homère normand, maistre Wace, qui se rattache aux époques héroïques de notre histoire, le *Roman de Brut*, dont le sujet, traité en bas-breton dans les premiers siècles de notre ère, traduit en prose latine par Geoffroi de Montmouth, fut mis en vers français au xii^e siècle par notre trouvère bas-normand, né à Jersey et chanoine de Bayeux. Nous croyons que quelques citations de cette épopée seront justifiées par l'intérêt de l'histoire, de la langue et de notre sujet :

Un jaians (géant) mult corporrus
 Ert (était) de vers Espagne venus,

Nièce Hoel Helaine ot (avait) prise,
 Ravie l'ot, el mont l'ot mise,
 Que ou mont Saint-Mihiel apele.
 Ni avoit autel ne capele,
 Del fluet de mer montant ert clos.
 Li jaians ot non Dinabuc.
 Quant Artur en oi (entendit) parler
 Rue appela et Bedoër,
 Ses senescar (sénéchal) ert li premiers
 Et li autres ses bouteillers (intendant).
 Por matin vindrent al rivage
 La u il forent (ouvrent) le passage.
 Par le mont virent fu (feu) ardoir....
 Un autre mont i ot menour (plus petit)
 Qui n'ert mie loins (pas loin) del grignour (plus grand)
 Por cascuns (chacun) avoit fu ardent.
 Por ce aloit Artur doutant
 En quel mont li gaians estoit....
 Com fut venus al mont prochain
 Un seul petit a escouté
 El mons oit grand ploureis,
 Grans plors, grans sopirs et grans cris....
 Une vielle feme a trouvée,
 Les bras desrons (rompus), escavelée (échevelée),
 De jouste (près de) le tombel gisoit,
 Helaine souvent regretoit.
 Bonne feme, fait Bodoër,
 Parole à moi, lai (laisse) le plorer;
 Qui gist en cele sépulture?
 Conte-moi toute l'aventure.
 Je pleur por une damoiselle
 Que je norri à la mamele :
 Helaine ot non, nièce Hoel,

Chi (ici) gist si cors en cest tombel.
 Un jaians moi et li ravi
 Et moi et li aporta chi.
 L'ame li fist del cors partir.
 A li jaians a honte occise
 Et je l'ai ci en terre mise.
 Por coi, dit li quens (comte) ne t'en vas,
 Quant tu Helaine perdu as?
 Veus-tu, dit-elle, oir por coi ?
 Com Éleine fut déviée (tuée),
 Li jaians me fist remaindre (rester)
 Por sa luxure en moi refraindre.
 Mais plus suis vielle et plus sui forte
 Que ne fu damoisele Helaine.
 La sus est en cel mont qui fume
 S'emprès (bientôt) venra, c'est sa coustume,
 Fuis t'en, amis....
 Dont en ot Bedoë pitié,
 Mult doucement la conforta,
 Dont la guerpit, si sentorna.
 Al roi vint, si li a conté
 Ce qu'il a oi et trouvé
 D'Éleine fu Artus dolens ;
 Mais il ne fu couars ne lens.
 Al flot retraient de la mer,
 A fait ses compaignons armer,
 A gregnor mont monte tantost,
 Et de la mer li flos desclost...
 Contre mont sunt tot trois monté,
 Artus, Rue et Bedoë :
 Je irai, dist Artus, avant :
 Ci me combatrai al jaiant.
 Vous venrés après moi arière ;

Mais ben gardes que nus nel fere (nul ne le frappe),
 Tant com je me porrai aidier.
 Chil ont ce qu'il dit otroié,
 Puis ont le mont tot trois apuié (gravi).
 Li jaians al fu se seoit,
 Car de port al fu rostisoit.
 La barbe avoit et les guernons (moustaches)
 Soillie de car (chair) quite es carbons.
 Artus le quida (pênsa) ains (avant) surprendre
 Qu'il péust sa machue prendre....
 Li jaians tel coup dona
 Que tous li mons en reona,
 Et Artus tout en estona;
 Mais fors fu, point ne cancela.
 Li jaians sur el front feri (frappa),
 Les deux sorcieus (sourcils) lui entama
 Le sans es ieux lui dévala.
 Grans fu et fors, parmi (à mi-corps) le prist
 A genoillons venir le fist....
 Tant aloit Artur gaudissant (bondissant de joie)
 Souvent derrière, souvent devant
 Que d'Escaliboure (Escalibar, son épée) la lemela
 Lui embati en la cervele....
 Dont commença Artur à rire.
 A l'ost le vout (voulut) faire porter
 Pour faire à merveille monstrier...
 Fist faire al mont une capela,
 Que on ore (maintenant) tombe Helaine apele,
 Del tombel u Helaine iut (gisait)
 Tombe Helaine son nom reçut.

Comme le nom de Montgommery joue, dans l'A-
 vranchin, le même rôle que ceux de César, de Bru-

nehaut, de la reine Anne ailleurs, c'est-à-dire qu'on lui attribue tous les vieux monuments et les vieilles prouesses, l'épisode du *Brut* est dans le pays un épisode de la vie de Montgomery. C'est à Tombelaine qu'était un de ses châteaux, dont les souterrains s'étendaient sous les grèves jusqu'à son manoir de Ducey.

Cette Hélène était son amante. M. de Marchangy, qui a séjourné sur la côte de Genets, de l'autre côté de Tombelaine, y a sans doute recueilli cette légende, qu'il a probablement poétisée, selon son usage ; voici comment il la raconte : « Les paysans disent qu'une jeune fille du nom d'Hélène, n'ayant pu suivre Montgomery, son amant, qui allait avec le duc Guillaume conquérir l'Angleterre, mourut de chagrin sur ce rivage où elle fut ensevelie. Les pêcheurs ont observé que chaque année, le jour et l'heure où l'on dit que trépassa cette fille de châtelaine, quand elle eut perdu de vue, dans la vapeur de l'Océan, le vaisseau qui emportait sa vie, une colombe vient, le soir, sur les genêts de Tombelaine et ne s'envole que le lendemain à l'aurore ; mais en dépit de cette amoureuse tradition, les clercs affirment que ce mont était autrefois consacré à Belenus, dieu du Soleil, et que de là lui vient le nom de Tombelène. »

Quoi qu'il en soit de cette nouvelle étymologie, que les clercs, c'est-à-dire les Derie, les Sainte-Foix,

ces archéologues d'un faux druidisme dont Marchangy est le poète, seraient fort embarrassés de prouver historiquement, cette légende est sans doute la plus gracieuse que l'on ait sur Montgomery; car s'il a laissé une trace profonde dans la tradition, c'est sous le rapport de la force et de la violence qu'elle a conservé son souvenir. Tombelaine était son repaire: c'est là qu'il fabriquait la fausse monnaie « à trois cornes avec un soufflement d'argent, » et l'on entend encore pendant la nuit le bruit de sa forge dans les flancs de la montagne. Il est proverbial, dans le pays, de dire « la part de Montgomery, » pour signifier la part du lion.

Telles sont les traditions romanesques qui se rattachent à ce rocher et se lient à l'étude étymologique de son nom. Dès lors, tout est prêt pour sa description et son histoire. Cette description est d'autant plus nécessaire qu'il n'existe guère de représentation fidèle du Tombelaine actuel, qu'un joli croquis de Boisselat, petit profil jeté dans l'angle d'un tableau. Quant aux vieilles estampes, celle par exemple qui le représente avant la démolition de ses constructions lors de la disgrâce de Fouquet, qui en était le seigneur, elles sont très-rares et possédées par quelques amateurs.

Tombelaine, qui court parallèlement à la côte, s'élève d'environ quarante mètres au-dessus des

grèves : « Rising proudly out of the sea the rock of Tombelene, » dit une touriste anglaise, miss Castello. De loin sa forme est celle d'un vaste tumulus ou mont Tombe, « *in morem tumuli ab arenis emergens*, » selon l'image du cartulaire, et selon la tradition. Revêtu d'une végétation dense et brune, et d'une espèce de pelage fauve, il ressemble encore de loin à un animal gigantesque, espèce de mammoth déposé par un déluge sur une plage désolée. Son aspect est morne et triste comme sa plaine de sable ou d'eau, et un observateur a pu dire de lui : « Dreary and desolate, as it were, in a still and lonely lake. » Ce caractère triste s'accroît encore par le contraste de la magnificence du rocher fraternel. De près, on distingue sur ses flancs, en été, trois zones bien tranchées : une base de récifs jaunes et noirs, comme le ventre d'un monstre aquatique, une ceinture d'un ton brun, tacheté de blanc, enfin une superficie d'un jaune d'or formée d'un tapis de jacobées, d'orpins et de millepertuis. Des sept monticules qui lui font un profil sinueux, le plus élevé est celui du nord, appelé la Folie, qui a dû porter la principale pièce de la défense. Deux roches écroulées ont formé une voûte qu'on nomme la Caverne. Une cavité du roc, qui reçoit et garde l'eau de pluie, porte encore le nom de Bénitier. Un gros bloc carré, projeté comme un canot prêt à prendre le flot, semble avoir été posé là par une main humaine et

fait penser à un dolmen et à une religion pour laquelle Tombelaine était un site admirablement préparé. Une crique triangulaire, pavée de galets, l'Anse à *casse-cou*, s'enfonce comme un port, dans le flanc de la montagne. Tombelaine est une intéressante station botanique, où l'on trouve la *Rue fétide*, l'*Atrops Belladone*, la *Chlore perfoliée*, la *Scrophulaire printanière*, le *Statice* de Dodart, le *Maceron ache noire*, etc. Ce rocher donne son nom à un banc sous-marin qui longe la côte et se dirige sur Granville.

D'après le site de Tombelaine, on comprend que cette île était prédestinée à la prière et à la guerre, et qu'elle devait être un ermitage et une forteresse ; l'histoire confirme cette induction. En effet, au XII^e siècle, l'abbé Bernard, surnommé le Vénéral, y bâtit un humble oratoire, la chapelle de Notre-Dame de Tombelaine, avec quelques cellules alentour ; au XIII^e siècle, Philippe-Auguste y construisit un fort, et au XV^e siècle, les Anglais, maîtres de la Normandie, et bloquant le Mont Saint-Michel, ceignirent de murailles ce rocher dont il firent une place d'armes.

Les vestiges d'habitations et de fortifications sont presque complètement disparus aujourd'hui, mais il en reste encore quelques débris, qui, avec l'aide d'une gravure faite en 1657, quelques années avant la démolition, permettent à l'antiquaire de recon-

struire par la pensée les principales pièces de la défense.

Cette gravure de la *Topographia Gallia*, de Merian, représente un mur d'enceinte, percé de meurtrières, deux maisons et un château à toit aigu, posé sur le mamelon du nord qu'on appelle aujourd'hui la Folie. Les constructions avaient déjà un aspect triste et délabré. Tombelaine appartenait au Surintendant Fouquet, qui avait fait réparer les ruines et reconstruire une rangée des fenêtres du château. Rasées après sa disgrâce, ces constructions ont laissé si peu de trace, qu'il faut toute la patience de l'antiquaire pour en retrouver l'emplacement et le plan. A la base du côté du nord, où le roc à pic est presque inexpugnable, il n'y a pas de vestiges de travaux ; mais vers le plateau règne une espèce de retranchement qui circule autour du rocher. C'est sans doute le reste le plus ancien, et probablement un vestige de retranchement scandinave. Le côté méridional, le plus attaquant, montre la place de quatre demi-tours, reliées par un mur, et même des restes de deux où l'on voit encore des portes et des meurtrières. L'accès dans la place avait lieu par une rampe qui arrivait jusqu'au cône du nord, voie encore bien tracée, déterminée par deux murs très-anciens et défendue par deux tourelles, l'une à gauche, encore bien reconnaissable, l'autre à droite, sur un roc suspendu, indiquée par quelques ves-

tiges. Sur ce mamelon de la Folie se dressait le château, qui commandait la position, et qui devait être d'un bel effet pittoresque.

La chapelle ou l'église de Notre-Dame de Tombelaine, entourée de ses cellules, celle que dom Huynes appelait belle, et qui était déjà en ruines de son temps, c'est-à-dire au xvii^e siècle, s'élevait sans doute sur le plateau du rocher où l'on remarque les plans de logettes circulaires. Sur les ruines de ce plateau et avec les débris gisants fut construit, pendant la Révolution, un sémaphore dont on voit toujours la tourelle. Du temps d'un des historiens du Mont, M. Blondel, vers 1800, on voyait encore les restes d'une porte avec ses gonds et des sillons rougés au pied de la rampe. Enfin l'œuvre de destruction a été consommée, et si, sur la nappe brillante des fleuves ou de la mer, le Mont Saint-Michel se dresse comme un noble vaisseau dans l'orgueil de sa mâture et l'ampleur de ses voiles, Tombelaine s'affaisse sombre et honteux comme un vaisseau rasé.

Si l'histoire de Tombelaine se confond souvent avec celle du Mont, cependant il a aussi son histoire particulière. Site éminemment druidique, Tombelaine dut être un autel de la religion naturaliste des Gaulois, et le roc précité, espèce de dolmen, est peut-être un souvenir de cette époque éloignée. Les deux rivières qui baignent ce rocher, la Sée et

la Sélune, portent des noms celtiques. Les localités voisines Ardevon, Genets, Quéron, Austriac ou Beauvoir, Sessiac ou Saint-Pair, ont des noms de même origine. Position essentiellement militaire, à l'embouchure de trois estuaires, Tombelaine dut être occupé par les Romains, qui ont d'ailleurs laissé leur empreinte dans le nom gréco-latin de *Tumba*, et leur séjour dans ces parages est attesté par les médailles romaines trouvées au Mont Saint-Michel. Ile de la mer ou des fleuves, *island* ou *holme*, placée à l'entrée des routes qui marchent et pénètrent profondément dans le sein des terres, Tombelaine dut être un point de débarquement et de station pour les Saxons et les Normands, dont les noms sont restés sur la côte voisine, où l'on trouve un retranchement considérable appelé du nom scandinave de *Dick*. La terminologie toute germanique des premiers abbés du Mont et des propriétaires sur la côte de Genets, au XII^e siècle, atteste que l'invasion des hommes du Nord sur ce littoral fut considérable; c'est pourquoi si le retranchement de Tombelaine n'est pas romain, il est fort probablement scandinave.

La première mention de Tombelaine est à la date de 1048, où il est question de Robert de Tombelaine, et Mabillon dit dans ses Annales : « *Rob. de Tumbalania sic dictum a quodam monte qui monti Sanctis Michaelis adjacet.* » La seconde date authentique est l'année 1137, époque à laquelle l'abbé Ber-

nard le Vénérable « fonda et bastit le prieuré de la bienheureuse Marie de Tombelaine, » Selon les termes de dom Le Roy, et selon ceux de dom Huynes, « il fit bastir à Tombelaine quelques petites cellules avec une citerne et un jardin. » Du reste ce dernier donne des détails intéressants sur l'origine de ce prieuré.

« Bernard trouva ce rocher fort propre pour s'y retirer de temps en temps avec quelques-uns de ses moynes et y vaquer plus particulièrement aux exercices spirituels. A ce sujet, il y fit bastir une belle église dont la pluspart est à présent en ruines, avec des logis pour un prieur et deux religieux de sorte qu'il entretenait tousiours trois de ses religieux dans cette solitude, lesquels y ayant été quelque temps, d'autres leur succédoient et ainsy de rang s'adonoient totalement à la vie intérieure et contemplative.... Néanmoins comme chaque chose dégénère tousiours, cet exercice tant louable ne dura pas longtemps; par succession il n'y resta qu'un moyne au quel l'abbaye faisait pension et ce fut là le commencement du revenu du prieuré, dédié à Notre Dame et à sainte Apolline, martyre, et est maintenant possédé par un religieux de la congrégation de Saint-Maur. Depuis la mort de cet abbé Bernard, l'on y a fait plusieurs bastiments. »

Le prieuré de Tombelaine fut l'objet d'un grand nombre de donations qui peuvent donner une idée

de ses revenus, de son histoire et de quelques dispositions matérielles. Entre autres furent faits divers dons pour l'entretien, dans la chapelle de la Vierge, d'une lampe « qui doit brusler continuellement, » et qui brûla en effet jusqu'en 1790, époque où elle fut éteinte par la Révolution. Dans le XIII^e siècle, un seigneur de la côte voisine, Robert de Vains, donna dix sous pour cette même lampe, ainsi que Rualem et Julienne son épouse. Un homme de cette même commune de Vains devait du jonc, pour joncher le pavé de l'église de Tombelaine. Le prieuré recevait de la prévôté de Genets treize livres, et du cuisinier de l'abbaye trois saumons. C'était aussi de l'abbaye que le prieur recevait le pain quotidien « *in cellaria montis percipit duos panes albos.* » Un moine de ce monastère, prieur de Tombelaine, y fonda une messe du samedi à perpétuité, payée à l'aide de quelques propriétés dans un village de la côte, le Fougeray, et il y annexa la chapelle du Fougeray. Ce religieux du mont, prieur de ce rocher, dont le nom et les armes figurent sur la liste héraldique des Chevaliers, frère Nicolas de la Motte, annexa à son église d'autres propriétés situées sur la côte. Dès lors le prieuré valait quatre cents livres. La chapelle Sainte-Apolline, distincte de celle de la Vierge, fut rasée avec les constructions. Le prieur avait encore le droit de pêche et de vars (bas-fond où l'on prend le saumon) dans une étendue de

120 pieds autour du rocher. L'abbé Jourdain, le douzième du monastère, fut, selon son vœu, enterré dans l'église de ce prieuré.

L'histoire militaire de Tombelaine a une bien plus grande importance que son histoire religieuse, spécialement sous la domination anglaise, car moins heureuse que l'autre mont, « cette place qui ne fut jamais englesche, » pour nous souvenir del'expression de Bourgueville de Bras, servit d'avant-poste aux Anglais dans leur blocus du Mont Saint-Michel.

Philippe-Auguste, craignant que les Anglais ne s'emparassent de ce poste, y fit construire un fort; mais malgré cette précaution, les Anglais s'en emparèrent pendant la captivité du roi Jean, en 1356. Ils s'y maintinrent jusqu'à ce que Charles V leur eût repris leurs conquêtes. La reprise de cette place est racontée dans un manuscrit, et rapportée à l'année 1420 : « Bientôt après cette place fut prinse et reconduite sur eux d'assault, par le moyen et au pourchaz, coustages et despends des religieux et habitants du Mont Saint-Michel, qui, à toute diligence à eux possible, assemblèrent ou firent assembler et gager de leurs finances toutes manières de gens de guerre, tant nobles qu'autres, de telle sorte que ladite place fut reconduite sur lesdits ennemis et remise en la main et l'obéissance du seigneur roy. » Si cette date de 1420 était exacte, il faudrait toutefois reconnaître que cette reprise de possession

n'eut pas une longue durée, puisque dès 1423 nous retrouvons certainement les Anglais dans cette place.

Un ancien registre, dit registre de Thorigny, dans un langage souvent latin, français et anglais tout à la fois, nous apprend quel était l'état de la garnison anglaise en 1418 : « *Tumbehelaine. Comes Suffolk habet XVI lanceas equestres, VIII lanceas pedestres et LXXII archiers et habet tot gentes armorum pro eo quod est propinqua fortalicio vel la garnison Montis S. Michaelis.* » Nous savons même, par un registre de la Cour des Comptes, la succession des gouverneurs anglais : « 1424, Laurens Haulden, escuier, capitaine de Tombeleine ; 1428, Th. Aloing, escuier, capitaine de Tombeleine ; 1430, Guillaume de la Pole (Willam Pool), comte de Suffolk, capitaine de Tombeleine ; 1434, le comte de Suffolk, capitaine de Tombeleine, etc. » Dom Huynes confirme et résume ces détails, lorsqu'il dit : « Les Anglais avoient mis une forte garnison sur le roc de Tombelaine. » Aussi, ce xv^e siècle fut-il pour Tombelaine, comme pour le Mont, l'époque active et guerrière. Pour avancer leurs affaires et prouver qu'ils avoient l'intention de s'y maintenir, les Anglais firent des constructions dans cette place, en 1423, selon l'annaliste principal de l'abbaye : « Ils fortifièrent ce rocher de hautes et fortes murailles et de plusieurs tours, sans que la garnison de ce mont les en pût

empêcher, à cause que la rivière de Couesnon changea son cours pendant plusieurs mois, et se joignant au fleuve des Genets, passaient ensemble entre le Mont Saint-Michel et Tombelaine; nonobstant ces fortifications, se voiant tousiours avoir du pire, ils redoublèrent leurs troupes, et posèrent leur siège en cette ville, tant par mer que par terre. » Toutefois les Français ne les laissèrent pas tranquilles sur ce poste avancé, et les troupes du connétable de Richemont, celui qui les expulsa bientôt de France, par la bataille de Formigny, donnèrent l'assaut à Tombelaine, comme le raconte le secrétaire du connétable, Guillaume Gruel: « puis feirent une entreprinse à la requête de monseigneur d'Estouteville (le capitaine du mont), et y fut donné l'assault, et par faute d'échelles, fut faillie à prendre d'assault, en dévoit mondit seigneur d'Estouteville fournir. »

On raconta que l'ermite de Tombelaine, sans doute le prier, qui ne sortait de son rocher que dans les circonstances solennelles, alla trouver le général anglais lord Scale, qui dirigeait le siège contre le Mont, et le menaça des vengeances de l'archange, s'il ne se retirait. Comme ils appelaient la Poule, lord Pool, Scale, que les Normands appelaient Escale, ne tint aucun compte de ces menaces, mais les Michelots, se décidant à tenter une sortie, écrasèrent les ennemis dans les grèves: « Peu desquels

se garantirent de la mort ou de la prison ; ce qui arriva vers la feste Toussaint 1425. » Ce succès ranima le courage des défenseurs du Mont, et les moines engagèrent en Bretagne les croix, mitres et calices, et ils obtinrent du roi, en 1426, le droit de battre monnaie, pour l'espace de trois ans ; mais comme on n'a jamais trouvé de monnaie du Mont, ce privilège ne fut sans doute pas mis à exécution. La garnison de Tombelaine se réunissant aux troupes qui bloquaient le Mont, forma une armée de plus de vingt mille hommes, et ils vinrent dans cette glorieuse année de 1427, se ruer sur le Mont Saint-Michel : « tous bien armez, avec plusieurs machines épouvantables, et divers engins de guerre ; ayant observé le flux et le reflux de la mer, ils dressèrent une batterie si furieuse contre les murailles qu'ils y firent brèche, mais ils furent reçus si vertement par ceux du Mont, conduits par Louis d'Estoufeville, qu'il en demeura presque deux mille de tués dans les murailles et sur les grèves. Cette victoire peut se comparer à celle de Josué, d'autant plus qu'il ne se trouva aucun du Mont ni de tué ni de blessé, ce qui fut attribué à la protection de saint Michel et aux mérites de saint Aubert. »

Après la bataille de Formigny, le connétable de Richemont vint assiéger Tombelaine et s'en empara par capitulation, ainsi que le raconte un contemporain, Jean Chartier, dans son histoire de Char-

les VII : « Après la réduction d'Avranches, ledit duc de Bretagne et son ost allèrent devant la place de Tombelaine, qui est une très-forte place et quasi imprenable, pourveu et tant qu'on ait suffisance de vivre dedans ; car elle est toute assise et posée sur un rocher, près du Mont Saint-Michel. En la dite place, il y avoit en garnison quatre-vingts à cent Anglois, lesquels, voyant si grande puissance de François devant eux, se rendirent à composition, tels qu'ils devoient aller leurs corps et biens saufs ; ce qu'ils firent, et se retirèrent à Cherbourg. » A partir de cet événement, Tombelaine n'a plus été occupé par l'étranger et a fait peu de bruit dans l'histoire.

En 1548, Charles Bourgueville de Bras, qui a écrit un livre fort curieux sur la Normandie, vint par autorité du roi au Mont Saint-Michel, pour informer sur l'évasion de trois gentilhommes écossais, favorisée par la négligence du capitaine. Après avoir offert à l'archange une prière en vers et decrit le mont, qu'il appelle le Mont Saint-Michel *en Tombelaine*, il dit quelques mots sur ce rocher : « Environ une lieue loing est un autre rocher, où il y a chasteau, mortes-payes, sur la mesme grève et péril de mer, que l'on appelle Tombelaine. »

Tombelaine fut érigé en gouvernement militaire, et il fut le théâtre de quelques événements du temps de la Ligue. En 1592, cette forteresse, qui était aux

Ligueurs, se soumit au pouvoir royal, par capitulation. Le comte de Vire et le seigneur du Gripon se noyèrent en revenant à terre, le jour même de la reddition. L'histoire n'a pas gardé d'autres noms des nombreuses victimes des eaux dans les parages de ce rocher. Toutefois, ce gouvernement était devenu peu important, car Louis XIV en retira la garnison. En 1648, il écrivit au comte de Poillé de l'évacuer, dans une lettre où il le qualifie de « capitaine et gouverneur du fort de Tombelaine » : « voullant descharger mes finances, autant qu'il le sera possible, de la despense qui se fait pour le payement des garnisons de mon royaume, notamment celle du fort de Tombelaine, j'ay voulu vous faire cette lettre afin que vous ne teniez aucunes gens de guerre dans ladite place.... jusqu'à ce que mes affaires me permettent de les restablir. »

Toutefois, sans cesser d'être un gouvernement, Tombelaine devint une propriété particulière. Il fut acheté par le surintendant Fouquet, et son nom grossit la liste des domaines dont le nombre et l'importance furent une des causes de sa disgrâce éclatante. Dom Huynes, contemporain de cette disgrâce qui arriva vers 1660, écrivait : « C'est un des gouvernements de France, et est maintenant vacant par la disgrâce de M. Fouquet qui le possédoit par une de ses créatures, et l'avoit achepté dix mille livres. Il fit plusieurs augmentations aux battiments

et fit reparer toutes les ruines qui y estoient, et y entretenoit une bonne garnison qui estoit fort bien payée; mais il est de présent entièrement déserté. » Aussi M. Cousin, curé de Saint-Gervais d'Avranches, dit-il qu'en 1660, les quelques habitants de ce rocher se retirèrent. En 1669, Louis XIV ordonna la démolition des fortifications. Voici ce que dit à ce sujet le bénédictin continuateur du manuscrit de dom Huynes : « C'est le sieur de La Chastière, gouverneur du Mont, qui a été l'auteur de la démolition du fort de Tombelaine, soit par jalousie pour en oster la possession au garde des costes de Normandie qui le possédoit, soit pour nous faire déplaisir en ruinant notre église prieuriale, située dans ledit fort de Tombelaine. C'est pourquoi la charge de démolition fut confiée à un certain homme nommé Des Houillières, homme vénal et fripon, qui prit et nous enleva dans notre église notre cloche qu'il vendit et friponna, et nous fit d'autres torts pour faire plaisir audit sieur de La Chastière. Ils firent travailler quasi tous les paysans d'alentour, et surtout nos sujets, environ pendant quatre mois que dura cette démolition. » Masseville est sans doute dans l'erreur, lorsqu'il dit dans son état géographique de la Normandie : « Tombelaine, ile dans laquelle il y avoit un château qui, ayant servi de retraite à des corsaires, fut rasé en 1669. »

Il paraît, d'après un acte de cette époque, que

c'était seulement la chapelle de Sainte-Apolline qui avait été détruite, et que la chapelle de la Vierge continua à subsister. Cet acte, fait sous l'abbé Texier d'Hautefeuille, qui commença à gouverner en 1670, établit les droits du prieur de Tombelaine :

« De ce prieuré dépend le fief de Fougeray, seis en Bacilly et en outre ès paroisses de Genets, Dragé, Vains, Mesnildrey, Bricqueville. Son manoir est seis au village de Fougeray. Dépend dudit prieuré de Notre-Dame le roc de Tombelaine, seis au milieu des grèves entre le Mont et notre bourg de Genets, et autrefois estoit bastie une chapelle dédiée à sainte Apolline, qui a été depuis quelques années rasée avec le fort dudit lieu par ordre du roy. Ledit roc appartient en propre audit prieur avec le droit de pêche et de vars, et dans l'étendue de 120 pieds de distance autour du roc. Ledit prieur a quelques droits assez peu importants. Il n'a guère qu'une petite chapelle, une maison en ruines, neuf vergies à Fougeray, vingt-huit messes sont dues à l'évêque d'Avranches. » D'après un état dressé en 1550 par Robert Cenalis, ce prieur était tenu d'assister aux synodes du diocèse, et dom Huynes, à la date de 1624, évalue à quatre cents livres ses revenus. Mme de Créquy, qui visita ces lieux au commencement du siècle dernier, nous a laissé des détails curieux sur Tombelaine, dans ses Souvenirs qu'il ne faut pas accepter aveuglément, et dans lesquels

l'imagination joue un rôle certainement aussi grand que la mémoire : « A quelques centaines de toises du Mont, on aperçoit une sorte d'îlot sablonneux qui reste à fleur d'eau. On y voit les débris d'une construction gigantesque en quartiers de roches brutes, et la tradition rapporte que c'était un sépulcre pour les druides. C'est là que se trouve aujourd'hui le cimetière des religieux et des Montois. Au pied de la montagne et du côté de l'occident, il y a sur la pointe du roc une petite chapelle de la Vierge, où les navigants affluent toujours en arrivant de leurs voyages de long cours. La chapelle est bâtie de cailloux roulés par l'Océan ; les parois et la voûte, à l'intérieur, sont toutes couvertes de branches de corail, de mamelons d'ambre, de prismes d'aigue-marine et de coquillages éclatants recueillis sur tous les rivages connus, et rapportés par de pieux matelots. L'autel est un quartier de roche à qui l'on a laissé les aspérités d'un écueil ; et, dans le pourtour, on voit suspendues, comme *ex-voto*, des armes de sauvetage, et des chaînes de captifs.... Nous y vîmes arriver une grande file de marins Bretons.... »

En 1790, la lampe de Notre-Dame de Tombelaine s'éteignit, les pèlerinages s'arrêtèrent, et avec les débris de l'église, sous l'Empire, s'élevèrent la tour de la Vierge et la demeure de deux gardiens. Un des observateurs, qui fut douze ans sur ce rocher, était un vieux marin qui avait été dans les

prisons d'Angleterre, dans la forteresse de Porchester. Nous avons connu le Père Choisnel, en qui s'étaient concentrées toutes les croyances légendaires de ces rivages sur Tombelaine, et dont les récits étaient un curieux mélange d'histoire et de légende, avec prédominance du merveilleux. C'étaient les moines essayant d'extraire des barils d'or de Tombelaine et mis en fuite par des bruits épouvantables, hurlements de la tempête, écroulement des pierres, éclats de tonnerre; c'était Hélène, la belle Hélène, princesse d'Angleterre, enterrée là par son amant Montgommery. C'était son camarade du sémaphore, qui entendait des bruits de chaînes sous la terre, en bêchant le jardin que cultivaient les moines. C'étaient les pêcheurs, qui entendaient le jour de sinistres éboulements de rochers. C'étaient les nombreuses histoires sur Montgommery « qui se faisait toujours le gros lot, » sur Montgommery faux-monnaieur; la forge dont on voyait encore la voûte, le lingot d'or trouvé par un homme de Genets et vendu à Avranches 500 francs, la moitié de sa valeur. C'était la fausse-monnaie à trois cornes, avec un soufflement d'argent, trouvée par lui-même et donnée aux gendarmes de Pontorson. C'étaient enfin les apparitions des Anglais dans la baie, leur débarquement sur Tombelaine, la corvette et la frégate anglaise qui, vers 1804, vinrent sous Carrolles, et envoyèrent dans l'intérieur des troupes de

débarquement, la corvette échouée, la frégate qui la brûle, les sinistres des grèves, les sinistres autour du rocher, le corps de la petite fille prise avec un havenet dans la fosse de Tombelaine. Naguère un douanier, à la vue du premier navire à vapeur, *la Comète*, qui ait touché au Mont Saint-Michel, nous racontait l'échouage, sous Tombelaine, d'un navire anglais, dont il avait été témoin il y a trente ans, navire qu'on ne put jamais relever. Depuis lors les Anglais n'y sont plus jamais revenus que comme touristes; mais ils ne sont pas sur ces lieux, où est écrite partout leur histoire, la classe la moins nombreuse des visiteurs. Vendu comme propriété nationale, Tombelaine fut acheté par M. Bienvenu, de Genets, bourgade bâtie en grande partie avec le granit de ce rocher. Il a été vendu depuis à M. Tardif de Moidrey. On n'en retire que quelques broussailles, sous lesquelles se cachent de nombreux lapins. Aussi un homme qui a écrit un livre sur le Mont Saint-Michel en style extraordinaire, et qui consacre au mur de la Merveille une phrase d'une page, appelle-t-il cette garenne « un local pour les lapins. » Max. Raoul, qui n'a pas dédaigné de s'occuper de ces derniers habitants de Tombelaine, leur consacre ces mots : « Ils sont généralement maigres, mais leur chair est délicate et d'un goût très-fin. »

Dans ces derniers temps, Tombelaine a été pris

pour théâtre d'une nouvelle, *l'Enfant sublime*, par un romancier, Auguste Arnoult, qui place l'artiste, son héros, sur ce rocher pour inspirer son génie musical par un spectacle sublime. Il est certain qu'il était difficile de mieux choisir. Victor Hugo évoque le souvenir de l'ermite dans une ballade qui commence ainsi :

Si j'étais, ô Madeleine,
L'ermite de Tombelaine,
Dans son pieux tribunal,
Quand ta bouche à son oreille
De tes péchés de la veille
Livre l'aveu virginal.

Aujourd'hui Tombelaine, propriété particulière et roc stérile, n'a pas même l'histoire des moissons, comme les champs de la côte voisine. Ce n'est plus qu'une de ces choses sans valeur positive que les hommes de nos jours apprécient médiocrement, un site magnifique, une station curieuse pour le botaniste, un but de promenade pour le touriste et pour l'antiquaire, le théâtre d'événements importants et de poétiques traditions, pauvre rocher d'autant plus intéressant qu'il est plus délaissé et que l'histoire et l'imagination ont tout à créer pour restituer son passé.

Après avoir décrit tous ces lieux, ces grèves des *Monts-tombes* qu'un poète de la Renaissance, né près de ces rivages, Jean de Vitel, appelle les *Tom-*

béanes-Arènes et les *Sables-Tombéans*, après avoir esquissé leurs monuments et raconté leur histoire, il reste à parler de leurs habitants, qui ont reçu de la nature et de leurs habitudes un cachet particulier. Les Montois ont été comparés tantôt aux lazzarones, tantôt aux Arabes, tantôt aux moines. Il y a quelque chose de vrai dans ces divers points de vue. C'est M. Hairby, le touriste anglais qui a popularisé le Mont Saint-Michel dans son pays par un livre spécial sur ce monument, c'est lui qui a établi le premier rapport : « The native have a great resemblance « to the lazzaroni of Naples in their manners and « physiognomy. » Maximilien Raoul, qui trouvait quelque chose du capuchon monacal dans le couronnement de certaines meurtrières de la place, n'aurait peut-être pas désavoué, quant à la vérité, cette description du pêcheur montois, ou, pour mieux dire, michelot : « Son costume monacal est assez frappant. Le mantelet et la devantière, aux plis larges et flottants, rappellent le froc; reliés sur la tête, ils figurent le capuchon rabattu; la hotte ou dossier représente le capuchon renversé; le retroussoir serre les flancs comme le cordon. » Quant au caractère arabe, il consiste surtout dans le mantelet flottant, lié à la tête, comme le bournous, avec une corde; il consiste encore dans le teint bruni et cuivré des indigènes, qui est bien en rapport avec ces lieux, déserts de sable, où s'élèvent deux pyramides,

ou mieux, un sphinx et une pyramide. Comme l'Arabe, la Montoise porte ses fardeaux sur sa tête, et elle ne manque pas certainement d'allure pittoresque, lorsqu'elle chemine prestement sur les grèves, jambes nues, jupon court, la devantière liée à la tête, et, par-dessus, la sabrette ou résille remplie de coques.

Quand la mer s'est retirée des grèves qui environnent Tombelaine, on voit sortir du Mont Saint-Michel, de Genets et de Saint-Léonard, les pêcheurs qui vont à leurs filets et les coquetières qui vont aux coques. Ce coquillage est le gagne-pain des femmes et des enfants de ces parages, pénible et chétive industrie qui fait dire ce mot proverbial, expression superlative de la misère : « J'aimerais mieux pêcher des coques au Mont Saint-Michel. » Charles Nodier, dont l'imagination a beaucoup hanté ces rivages, après avoir peint « le golfe de sable que domine avec tant de majesté la pyramide basaltique du Mont Saint-Michel, » décrit d'une manière charmante la coque et sa pêche :

« La nature est si bonne qu'elle a semé dans cette arène mobile une ressource plus abondante que la manne de ce désert. C'est cette petite coquille à sillons profonds et rayonnants, dont les valves rebondies et comme lavées d'un incarnat pâle, ornent si souvent le camail des pèlerins. On l'appelle la *coque*, et sa recherche est devenue pour les habi-

lants du rivage une de ces industries innocentes qui n'offensent au moins le regard de l'homme sensible, ni par l'effusion du sang, ni par la palpitation des chairs vivantes. L'attirail du pêcheur est tout simple. Il se réduit à une résille à mailles serrées qui pend sur son épaule et dans laquelle il jette par douzaines son gibier retentissant, et puis à un bâton armé d'une pointe de fer un peu crochue, qui sert à la fois à sonder le sable et à le retourner. 'Un petit trou cylindrique, seul vestige de vie que les vagues aient respecté en se retirant, lui indique le séjour de la coque, et d'un seul coup de pic il la découvre ou l'enlève. C'est de là qu'il montait à la surface de l'Océan, le pauvre petit animal, sur une de ses écailles voguant en chaloupe et sous l'autre dressée comme une voile. Il y a aussi là dedans une âme et un Dieu, comme dans toute la nature, mais l'habitude a si vite appris aux enfants que rien n'est délicieux comme la coque fricassée avec du beurre d'Avranches et de fines herbes ! »

Ces sables qui, pour l'agriculteur forment un engrais précieux, sous le nom celtique de *tangue*, et qu'il vient chercher par ces chemins *tangours*, autrefois chemins *Montois*, qui des divers points de l'Avranchin aboutissaient au Mont, ces sables qui sont du sel pour les sauniers ou *nu-pieds* des côtes, et que la science moderne a décomposés en une vingtaine de substances, sont naturellement pour les

poètes un écrin varié et inépuisable; pour Jean de Vitel, ce sont « les sablons du grand champ Tombéan; » pour Mme de Créquy, ils sont semés de perles et de diamants, et pour Charles Nodier ou sa *Fée aux Miettes*, ils sont formés « de fragments de porphyre, de jaspe rubané, de serpentinite d'Égypte et d'autres matières orientales charriées sur les côtes de l'Armorique par les courants diluviaux. »

Il semblait que Tombelaine, rasé par la vengeance d'un roi, n'avait plus rien à craindre de la nature et des hommes. Il lui restait à descendre dans le sein des grèves et des flots qu'il dominait depuis tant de siècles. Vendu, dit-on, à la compagnie qui va endiguer une partie des grèves, Tombelaine doit voler en éclats dans les explosions des mines, et former ces digues submersibles par lesquelles on espère refouler l'Océan. Pour le gentilhomme, c'était une garenne; pour l'industriel, c'est une carrière.

Cependant ce rocher n'est pas de ces lieux insignifiants que l'on peut détruire sans modifier la nature ou l'histoire. C'est un élément précieux dans un grand paysage, c'est un livre de l'histoire locale, c'est une page de l'histoire nationale. Ce n'est point là une propriété privée, c'est une propriété publique, c'est pour ainsi dire aussi un établissement de bienfaisance : c'est un asile pour le pêcheur et pour le voyageur égaré; c'est un refuge pour le bateau chassé par la tempête. Nos pères ont couvert de monuments

les moindres flots de nos rivages; nous détruisons les monuments, et quand il ne reste plus rien à détruire, nous jetons à la mer la base même qui les portait.

Ce malheur n'est pas à craindre pour le Mont Saint-Michel : ses monuments ou du moins son utilité le protègent. L'abbaye transformée en prison est une métamorphose qui certainement choque l'imagination ; mais dans des temps qui ne font rien que pour l'utile, cette appropriation a été son salut. Monument, le Mont Saint-Michel aurait subi toutes les déformations du temps et des éléments ; prison, il a été entretenu, consolidé, sauvé. Cependant l'esprit, protestant sans cesse contre cette transformation si contraire à l'histoire et à la poésie, se demande si une autre destination n'est pas possible. Si la nature a donné au Mont une bonne condition pour une prison, l'isolement dans les grèves et les eaux, tous les directeurs, géôliers et médecins s'accordent à dire que le local ne remplit nullement les conditions d'une maison centrale, facile à surveiller, salubre et appropriée aux travaux.

Il y a quelques jours, les populations accourues sur ces rivages s'écrièrent que le dernier jour du Mont Saint-Michel, comme habitation humaine, était arrivé. Elles contemplaient un navire noir, sans voiles ni cordages, soufflant une noire fumée et s'avancant avec deux ailes de fer : la question de la destination du Mont Saint-Michel était résolue :

c'était Satan qui revenait chez lui. Mais comme c'était le premier navire à vapeur qui touchât à ce rivage, et que *la Comète*, ce pèlerin d'un nouveau genre, est repartie, la question se pose comme auparavant.

Un homme d'esprit et d'imagination a proposé une destination qui est frappante de grandeur et de nationalité, mais qui s'élève peut-être trop au-dessus de la réalité et surtout des esprits actuels pour avoir beaucoup de chance d'aboutir à un fait. Comme il a écrit avec beaucoup de charme et de sentiment sur le thème inépuisable de l'abbaye devenue prison, il est permis peut-être de citer les impressions de M. Hippolyte Lucas en 1849, avant d'arriver à sa proposition :

« Il y avait une vingtaine d'années que je ne m'étais approché du Mont Saint-Michel, au péril de la mer : je me souviens parfaitement de ce voyage, fait le sac de l'étudiant sur le dos, le bâton à la main, en compagnie d'un ami connu depuis sous le nom du docteur Brown, auteur d'une *Hygiène des artistes dramatiques*, et dont j'ignore actuellement les destinées. Nous avons alors l'imprudence de la jeunesse, et nous nous aventurâmes du côté d'Avranches, au milieu des grèves et des courants d'eau douce qui les traversent quand la mer est retirée, en dépit des sables mouvants et des brouillards qui cachent tout d'un coup aux yeux du voyageur la

face du Mont, comme si la baguette d'un mauvais génie élevait un mur de la terre au ciel. Mais à ce second voyage, avec une société moins hasardeuse, je suis arrivé sans aucune espèce de danger dans une bonne voiture à deux chevaux. Ce que c'est que d'avoir vingt ans de plus ! L'aspect du Mont ne m'a pas moins frappé, comme jadis, d'un sentiment de tristesse, parce que la pensée que cette forteresse est une prison se mêle invinciblement aux idées de religion et de chevalerie qu'elle devrait seulement inspirer. La terreur de son approche, « *immensi tremor Oceani*, » a été remplacée par cette sinistre émotion qu'on éprouve, quand on a mis les pieds sous les voûtes de la conciergerie. L'Océan est bien moins terrible qu'une prison. Quel est l'homme de ce temps qui est sûr de ne pas entrer au Mont Saint-Michel, non comme voyageur, mais comme prisonnier, sauf à en sortir président de quelque république.... Les Anglais ont leur abbaye de Westminster, où tous les souvenirs de leur chevalerie sont conservés ; ils ont là leurs tombes de grands hommes, poètes et héros.... Nous n'avons rien qui présente un caractère aussi solennel que l'abbaye de Westminster. Le Mont Saint-Michel est fait, par son illustre passé, non moins que par sa situation exceptionnelle, pour combler cette lacune ; il est destiné, dans sa solitude et sa grandeur, à devenir, pour ce qui nous reste du moyen âge, le véritable panthéon de la France.»

Il est une autre destination possible et, si l'on en croit les bruits publics, probable : c'est le retour du Mont Saint-Michel à son ancien usage. S'il redevenait monastère, la seule chose qu'il puisse être convenablement, si l'église se rouvrait à des moines, le cloître à la méditation, la bibliothèque à l'étude, et peut-être le sanctuaire de Saint-Michel aux pèlerinages, il faudrait que la restauration fût complète et que l'abbaye bénédictine de la congrégation de Saint-Maur fût rendue à des bénédictins, si toutefois l'on pouvait réunir un nombre de religieux convenable pour animer, sinon remplir, le monastère. Si les secours de l'État, ce qui serait sans doute nécessaire, venaient en aide à la congrégation, ou même si elle pouvait se suffire, il est un livre qu'il lui conviendrait de faire avant tout autre, un livre dont les matériaux sont tout prêts, qui ne pourrait être fait que par une association de savants religieux, pour lesquels le Mont Saint-Michel, dont l'existence est un abrégé épique de l'histoire de la province, serait l'atelier le plus convenable possible; ce livre serait, nous allions dire l'histoire du Mont Saint-Michel, ce serait trop peu, ce serait l'histoire de Normandie. C'est un étranger, parfaitement initié à nos origines qui nous le rappelle, M. Fabricius : « La Normandie attend encore son historien. Malgré les savantes recherches des Capefigue, des Depping, des Licquet et des Augustin Thierry, ils sont loin d'être dissipés

les nuages dont s'enveloppent ses origines et en particulier l'établissement des Normands et l'époque de leurs premiers ducs. De plus il manque encore des éclaircissements solides sur les traces scandinaves qui existent en Normandie, non-seulement dans la langue, les noms des lieux et des personnes, mais aussi dans la vie générale des habitants. L'histoire de la Normandie est encore à faire : c'est aux Normands à l'écrire. »

Pour nous qui croyons peu au rétablissement des bénédictins dans le Mont Saint-Michel, et qui, d'ailleurs avons entendu sur ce point une puissante autorité, nous n'apercevons, en dehors de son emploi comme prison, qu'une destination utile et possible qu'il suffit d'indiquer ici : c'est d'en faire la maison de retraite des vieux prêtres de France, l'hôtel des Invalides du clergé.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Itinéraire descriptif et historique du voyageur dans le Mont Saint-Michel. Introduction.....	1
Les remparts.....	10
La ville.....	20
L'abbaye.....	30
Histoire.....	76
Tombelaine.	98

FIN DE LA TABLE.

Gh. Lahure , imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation ,
rue de Vaugirard , 9 , près de l'Odéon.

